LA REVUE THÉATRALE

Abonnements & Vente à la Librairie du FIGARO
26, Rue Drouot, Paris

Nouvelle Série. N° 21.
Prix net....... 1 fr. 50
Étranger....... 2 fr.



Cl. Paul Berger.

Mr ALBERT BRASSEUR

Baron Placide de la Palisse, dans Monsieur de la Palisse.

LE FIGARO

GRAND JOURNAL INDÉPENDANT A SIX PAGES

DIRECTEUR-GÉRANT : Gaston CALMETTE

EMILE OLLIVIER, VICTORIEN SARDOU, JULES CLARETIE, EDMOND ROSTAND, de l'Académie française ;
MARCEL PRÉVOST, MAURICE MAETERLINCK, A. CLAVEAU, GEORGES OHNET, JULES ROCHE, EMMANUEL ARÈNE, ALFRED CAPUS, MAURICE DONNAY, GASTON DESCHAMPS, EDOUARD ROD, ETIENNE GROSCLAUDE, ABEL HERMANT, PAUL STRAUSS, FRANCIS CHEVASSU, ERNEST DAUDET, FRANCIS JAMES, FŒMINA, HENRY BORDEAUX, PIERRE DE COUBERTIN, GABRIEL DE LA ROCHEFOUCAULD, LE PASSANT, etc.

Le Figaro publie chaque samedi une page de musique.

Le Salon des Abonnés, créé par la gérance actuelle, est le rendez-vous de tous les abonnés et amis du grand journal mondain, qui peuvent y faire toute leur correspondance et y trouver tous les journaux étrangers, les renseignements utiles à leurs achats, téléphone, télégraphe, etc. Trois à quatre fois par mois, des concerts intimes sont donnés dans ce Salon des Abonnés que décorent d'élégantes vitrines où figurent les dernières créations du commerce et de l'industrie parisienne.

PUBLICITÉ

La publicité du **Figaro** est la plus recherchée parce qu'elle est lue par le monde élégant dans tous les pays

ABONNEMENTS DU " FIGARO "

Paris, Seine et Seine-et-Oise : 60 francs par an avec la prime mensuelle du *Figaro-Modes*.
— — — Six mois : **30** francs. — Trois mois : **15** francs.
Départements : 75 francs par an avec la prime gratuite mensuelle du *Figaro-Modes*.
— Six mois : **37** fr **50**. — Trois mois : **18** fr. **75**.
On s'abonne dans tous les bureaux de poste de France et d'Algérie.
Étranger (Union postale) : **86** francs par an avec la prime gratuite mensuelle du *Figaro-Modes*.
— — Six mois : **46** francs. — Trois mois : **21** fr. **60**.
Les changements d'adresse se font sans supplément de prix. Il suffit d'envoyer une bande d'abonnement.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, PUBLICITÉ ET PETITES ANNONCES
à l'Hôtel du " Figaro ", 26, Rue Drouot — PARIS

Le FIGARO-MODES *mensuel est servi* GRATUITEMENT *à tous les abonnés d'un an du journal* LE FIGARO
(Prix du numéro : **2** fr. net ; à l'étranger : **2** fr. **50**.
Abonnement : **22** fr. ; Départements, **24** fr. ; Étranger, **28** francs.)

Le **FIGARO ILLUSTRÉ** *mensuel, superbe revue artistique avec nombreuses planches en couleurs. Cette année — qui est la vingt-deuxième depuis son apparition — la direction du* **FIGARO** *a fait de nouveaux sacrifices pour augmenter encore l'éclat de cette magnifique publication. La direction en est confiée à M. Roger Millès, notre éminent collaborateur ; nous nous sommes également assuré le concours de MM. Henri de Régnier, Romain Coolus, Georges Lecomte, Pierre Veber, Ch.-Henri Hirsch, etc., ainsi que celui de l'élite des peintres contemporains.*

(Prix du numéro : **3** francs net ; à l'Étranger : **3** fr. **50**.
Abonnements : **36** francs par an pour la France et **42** francs pour l'Étranger).

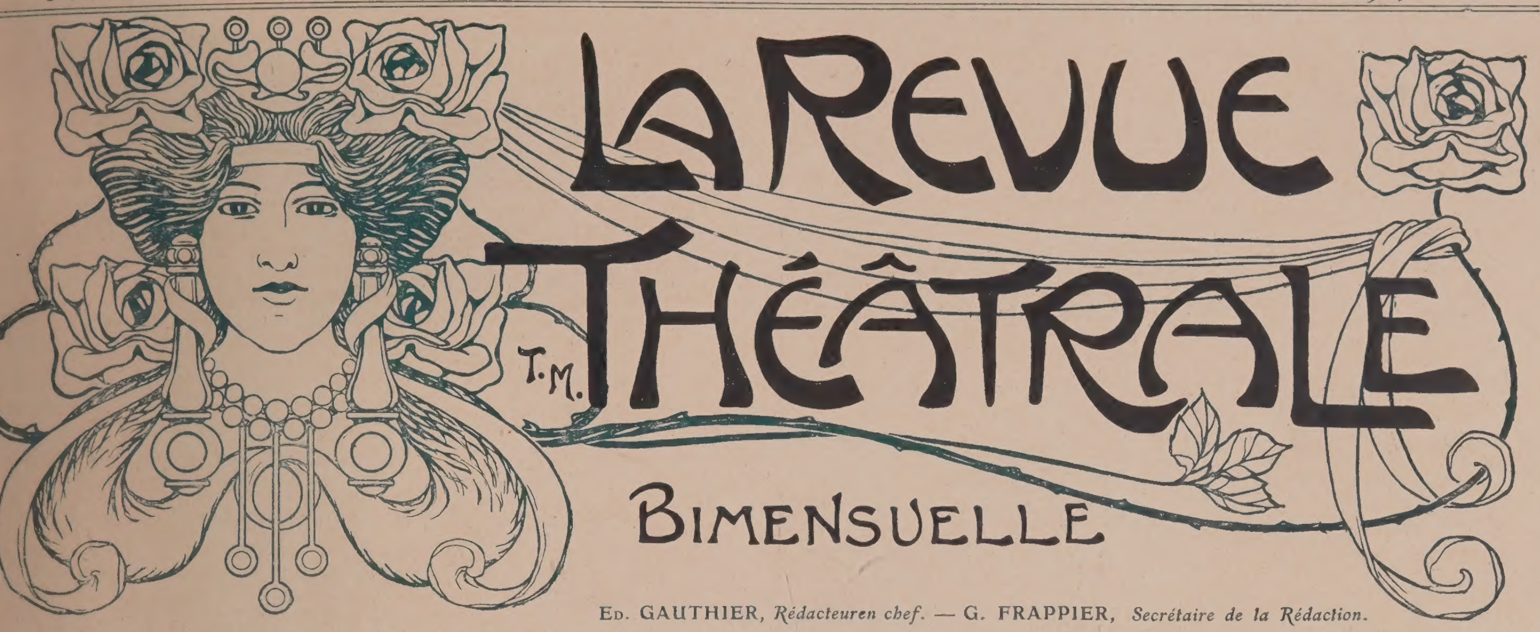
REVUE THEATRALE

SOMMAIRE DU NUMÉRO XXI

ABONNEMENT D'UN AN :
France : 36 fr. Étranger : 48 fr. Le numéro : 1 fr. 50. Étranger : 2 fr.
Vente et abonnements à la Librairie du FIGARO, *26, rue Drouot*



3e Année. — Nouvelle Série. — N° 21. Novembre 1904. — I.



Ed. GAUTHIER, Rédacteur en chef. — G. FRAPPIER, Secrétaire de la Rédaction.

Abonnements :

Un an : Paris .... 36 fr.
— Départements ..... 36 fr.
— Etranger .... 48 fr.

Le Numéro

France .... 1 fr. 50
Etranger .... 2 fr. »

RÉDACTION & ADMINISTRATION
L. GEISLER,
Directeur-Administrateur
60, Rue de La Rochefoucauld — Paris
Téléphone 271-94

ATELIER SPÉCIAL DE PHOTOGRAPHIE
Couture, opérateur

Abonnements et Vente :
LIBRAIRIE du *FIGARO*, Hôtel du *Figaro*
26, Rue Drouot — Paris

Pour la Publicité
S'adresser 60, rue de La Rochefoucauld
Paris (IXe)

CHRONIQUE DE QUINZAINE

THEATRE-MOLIÈRE : Leur Gourme, *pièce en 4 actes, de M. Maurice Landay.* — PALAIS-ROYAL : Le Maroquin, *pièce en trois actes, de M. Julien Berr de Turique.* — GAITÉ : *reprise de la* Cigale et la Fourmi. — VAUDEVILLE : Maman Colibri, *comédie en 4 actes, de M. Henry Bataille.*

Aux anciens Bouffes-du-Nord, de nouveaux directeurs ont d'énergiques et heureuses audaces. D'une notoire et poisseuse taverne de drame, ils ont — après avoir poussé dehors la *Fille des Chiffonniers* et les *Crochets du Père Martin* — fait un théâtre joli. Et très expertement, en vrais gens de scène, MM. Clot et Dublay ont débuté par une pièce sociale, gardant un élément capable de retenir le Faubourg, qui eut infailliblement décampé devant les afféteries de la Comédie moderne.

Certes, l'aventure était un peu outrée en vue du public à qui elle s'offrait, mais son ensemble se tenait adroitement, et elle s'exprimait dans un langage convenable. Au surplus, cette pièce apparaissait heureusement disposée en scène, et elle comptait de bons acteurs : MM. Camis, Castelli, Raiter, Rambert, Mlle Claude Ritter et surtout Mlle Hélène Gondy,



Cl. Paul Berger.

Mlle Hélène Gondy, dans *Leur Gourme.*

fort émouvante, qui, naguère, en grand chapeau et dans les paniers, susurrait si gentiment des frivolités XVIIIe, aux Capucines.

Imagine-t-on un ministrable qui répugnerait au ministère. Le *Maroquin* nous présenta ce phénomène dans ses exercices. Les dérobades de M. Maréchal, engagé par son épouse dans la course aux honneurs, se poursuivaient systématiquement jusqu'au jour où Mlle Estelle Lecardon, impétrante à la Comédie-Française, venait solliciter son protectorat considérable. Lors, M. Maréchal se toquait de la belle, et pour servir son caprice se laissait porter au pouvoir. D'abord, Mme Maréchal faisait le jeu d'Estelle, mais dès qu'elle percevait son mari en passe de devenir le Numa Roumestan de cette petite Bachellery, on la voyait défaire de ses mains jalouses le prestigieux édifice construit par son ambition. Cette histoire gaie se jouait avec MM. Raimond, Lamy, Tréville, Mme Berthe Legrand, si cocasse, Mme Aimée Samuel et Mlle Suzanne Demay, si adroites, et Mlle Corciade, si jolie !...

La Gaîté a remis à son théâtre

Dessin de Minartz.



Le Maroquin. — IIe Acte.

la *Cigale et la Fourmi*, et l'on a pris plaisir à voir passer les tableaux légers de cet opéra-comique, conçu à l'ancienne manière, sous un rechampis de musique brillante. Jadis Thuilier-Leloir et Granier firent à cette berquinade harmonisée un sort fortuné ; aujourd'hui, c'est Mme Simon-Girard qui chante *« Ah ! Vive la Chanson d'été »*, et c'est Mme Jeanne Leclerc qui soupire : *« J'aime mieux notre humble foyer »*... ; l'une et l'autre sont agréables.

L'objet du théâtre de genre se modifie. Ce théâtre tend bien moins maintenant à distraire qu'à enseigner. Il répudie l'Illusion, dont le charme doré amuse, il s'insoucie d'idéal, s'indiffère de grands sentiments, et il ne cherche plus son inspiration que parmi les étroitesses modernes de la vie.

C'est un engouement. Et les théâtres chics se trouvent souvent traiter presque en même temps le thème à la mode. Avant-hier, la note c'était l'amour libre, nous en sommes à la *Déserteuse*.

Est-il des circonstances qui puissent excuser une femme d'aimer un homme autre que celui auquel l'engagea le mariage, c'est-à-dire la tradition, c'est-à-dire la force d'une habitude consacrée ? Et peut-elle être pardonnée la femme qui, pour suivre un amour impromptu, délaissa son foyer. Telle est la question : elle avoisine le droit de la femme à la fugue. A l'orée de la saison, cette question s'est posée, à l'Odéon, le Vaudeville l'a reprise et bientôt le Gymnase l'adoptera.

La déserteuse du Vaudeville a provoqué un élégant fracas ; les vitres qu'elle a cassées étaient de Tiffany ; elle est à la mode infiniment. Cette déserteuse a nom *Maman Colibri ;* elle eût pu prendre ce sous-titre : *Ou le retour de la Mère prodigue.* — *Maman Colibri* est plus attirante que charmante. Autre chose grave : non seulement ses acteurs sont assez antipathiques, mais encore leur action manque de logique et leur caractère soutient peu l'examen. Alors, au gré de ces gens mal d'aplomb et emballés, la pièce va tantôt jolie, tantôt folle, en zigzags.

Le baron de Rysbergue est un adroit praticien d'affaires ; son envergure spéculatrice lui permet, durant un voyage de huit jours, de capter les tramways de Vienne et de gagner ainsi un demi-million à sa femme. C'est un monsieur riche qui peut impunément consentir 20.000 francs à son fils pour la liquidation d'une grue criarde, et c'est aussi un homme de goût qui couvre son piano avec d'admirables vieilles choses asiatiques et clôt son fumoir avec des vitraux précieux. Mais pourquoi donc cet homme pratique a-t-il son téléphone en ce fumoir, un soir de réception, tandis qu'il travaille dans son cabinet ?

M. de Rysbergue, étant donné sa fortune et son train de maison, devrait tenir chez lui la société la plus policée, l'aristocratie la plus fine ; point : il ne jouit que d'une seule marquise, vieille, d'ailleurs, et imbécilement sourde ; les relations de sa femme paraissent hasardées, les camarades de ses enfants s'affirment crétins peu vernis ; pour ce qui est de ses propres amis, mon Dieu ! ils sont grossiers jusqu'au point de détailler tout haut le décolleté de la baronne ; enfin, M. de Rysbergue n'a trouvé, pour fiancer son fils, qu'une pimbêche maigre, issue d'une bourgeoise très « rue de Sévigné ».

Que sont, au juste, les Rysbergue ?

Le baron, tout à ses combinaisons industrielles, ne semble point veiller sur son intérieur ; sa rectitude morale doit être quelque peu affectée ; on lui sait des maîtresses ; et, cependant, pour le besoin de la pièce plutôt que pour les raisons spécieuses qu'il avance, M. de Rysbergue se montre fort inquiet de la réputation de son nom — ce nom, il est vrai, lui constitue une raison commerciale qu'il doit tenir à l'abri de toute suspicion.

Des deux fils du baron, le plus jeune, Paulot, en est encore à préparer son bachot et à peloter les femmes de chambre, tandis que l'autre, Richard, forme déjà un adjoint à son père. Celui-ci est un garçon rude, intelligent, sans doute, mal élevé, certainement, et sans cœur. Ce jeune homme songe que l'humanité doit être surtout traitée à coup de pied dans le derrière, il n'éprouve aucun scrupule à lâcher Nichette, son béguin, mais, tel son père, il professe le culte du nom et ne saurait souffrir que l'on transigeât sur l'honneur de la famille.

Mme de Rysbergue est une gentille femme, une jolie mère vraiment, à ce mari, à ce fils tant féru d'honnêteté nominale. Mais elle se tient comme une grue, Mme de Rysbergue !.. elle parle gras, elle pompe de la bière par demis !.. si elle passe à Armenonville, au bras de Richard, les maîtres d'hôtel la tiennent pour une cliente ; son parfum fait tourner les gens dans la rue et ses yeux aussi, probablement. C'est « Maman Colibri » : sa cervelle est celle d'un oiseau.

Dessin de Minartz.



Détail du ballet de la *Cigale et la Fourmi*.

Dessin de M. André Loir.



M. Louis Gauthier. Mme Berthe Bady.
Maman Colibri. — IIIe Acte.

Mais qu'a donc Mme de Rysbergue pour être nerveuse ainsi ? Elle s'inquiète vivement d'un M. de Chambry ; serait-ce ce monsieur qui causerait son agitation ? Mais, peut-être... Qu'est-il donc ? Un intime des petits Rysbergue, simplement. On tient à le voir, mais lui ne sait pas ; il cause, il fume de l'autre côté du vitrage, sur lequel se découpe son ombre. La baronne n'y tient plus, cogne du doigt, et voici le vicomte. Il est tout jeune, jeune comme Richard : on le prénomme Georget. Évidemment, Mme de Rysbergue veut garder pour elle le garçon, car elle jette dehors son amie Colette et hâte, autant qu'elle peut, le départ de cette bonne Saint-Puy qui a tiqué sur une reliure d'art. Georget, lui, n'attend pas pour se définir ; derrière les épaules de la marquise, il caresse lentement les bras de Mme de Rysbergue. Quoi, ce monsieur serait ?... Il est. Cette déclaration audacieuse est pénible à admettre. Les chatouilles de ce gosse par-dessus les cheveux blancs d'une vieille femme produisent du malaise. Ouf ! la gêneuse fuit. Demeure le tête-à-tête. Dès les premiers mots, l'amoureuse accuse la veulerie de la mère : « Fais bien attention, dit-elle, à Richard, à Paulot... » L'autre la rassure ; il trompe ses copains d'autant plus facilement qu'ils ne sauraient le supposer capable d'une aventure aussi « importante »... et aussi basse, pourrait-il ajouter. La dame cause, cause, déploie sa honte, détaille l'anomalie de sa passion. La voici dépeignant son amant en collégien qu'il était hier, et, tenez, elle lui fourre des bonbons dans les lèvres !... Et c'est tellement agaçant, cela, que l'autre fait zut ! zut ! Est-il bête ?... Elle l'adore, son Georget, « radieusement bête » parce qu'il est radieusement jeune ; elle le respire « comme les premières violettes », elle le roule sur ses seins, et elle lui murmure comment, tout à l'heure, elle aimait son ombre sur les vitres jusqu'à l'embrasser. Toute sa chair s'échauffe.

Cependant quelque pudeur lui vient. De l'air fuse par la fenêtre..., puis Paulot travaille-t-il vraiment ? Que Georget aille voir. Et Georget va. Quand il rentre, Mme de Rysbergue est assise, lisant, lisant n'importe quoi ; et, sous la lampe, sa nuque s'offre. Le petit avance doucement, pour la baiser, mais, proche d'elle, un bruit l'arrête. Il se tourne : Richard est là. Georget de rire, de rire beaucoup, de rire trop ; il voulait faire peur à maman Colibri et on lui a coupé son effet... Puisque Richard sort, il descendra avec lui. Ils vont. Cependant, sur un prétexte, Richard remonte seul. Sa mère est demeurée lisant, la nuque toujours penchée. Une idée traîtresse lui passe ; il marche, comme tout à l'heure marchait l'autre ; il se baisse comme il se baissait, et, violemment, il embrasse le cou doré de lumière. La tête verse en arrière, voluptueusement ; les yeux qui regardent ce sont des yeux d'amour. La femme se ressaisit vite, mais Richard a vu, peut-être ? Non, il s'en va simplement.

Richard sait, et, depuis qu'on est à Trouville, il sait mieux, et il pincera Georget, c'est sûr. Mais quel besoin a-t-il d'informer Paulot de son ressentiment, puisqu'il ne peut lui en avouer la cause ? Voilà Georget, frais, pimpant ; une minute après, Mme de Rysbergue se trouve là, et, de suite, elle entame avec le jeune homme ce jeu de mains qui est l'expression naïve de l'amour des femmes mûres. Les deux petits Rysbergue regardent. C'est navrant.

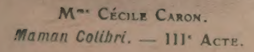
En jouant, les amants se sont donné rendez-vous. Déjà Georget a filé et Irène pose son chapeau pour sortir, quand Richard intervient : « Maman, je te prie de ne pas aller aux Granges. » (Les Granges, c'est une maison éloignée, l'aimoir). D'un coup, la mère s'assied, pleurant. Elle veut se justifier, et elle est bien maladroite. On l'a mariée jeune ; immédiatement elle eut des enfants à soigner ; ainsi le printemps de sa vie fut retardé : il revient. Le fils manque d'attitude. La conduite de sa mère échappe à son jugement, proteste-t-il, mais ce qui le regarde, c'est l'affront fait à son père : il pincera le gaillard qui le causa. Irène prévoit un duel, elle a peur pour Georget ; au besoin, elle l'éloignera. Elle supplie son fils, mais pour le fléchir elle ne dit pas les mots qu'il faut. Ses genoux touchent le parquet quand M. de Rysbergue entre.

Le baron s'effare. Qu'y a-t-il ? Le même embarras de sa femme et de son fils l'intrigue. Qu'y a-t-il donc ? Un pressentiment peu logique lui fait entendre qu'il s'agit de M. de Chambry. Sur l'instant, il imagine un piège fragile auquel, naïvement, Richard laisse prendre son secret. Et voici une grande scène lamentable. Rysbergue crie, et l'amante ruse afin d'attirer sur elle le courroux qui menace Georget. Mais, au fait, pourquoi se fâche-t-il si fort, le baron ? Son amour est mort, à ce qu'il dit ; alors, c'est seulement son amour-propre qui souffre ? Parfaitement, il défend son nom, son honneur, son foyer !

Ce sont un peu trop des considérations de façade qu'avancent les Rysbergue contre la coupable ; de ce fait, le drame s'affaisse du côté homme, et c'est Irène qui garde le grand rôle pathétique. D'ailleurs, après avoir tempêté, menacé d'étrangler, le baron change brusquement et se contente de chasser sa femme. Alors, à quoi bon sa violence première ? D'ailleurs la vraisemblance ne réclamait point tant d'éclat. Le jeune Richard n'avait pas à attirer sur l'erreur de sa mère, le baron, Paulot, tout le monde ; il devait prendre Georget à part, lui fourrer le nez dans son ordure et le faire filer. Ainsi le scandale était évité, et nous n'y aurions perdu qu'une scène ostentatoire.

Ce drame faux passé, voici un acte délicieusement orné. La faute de Mme de Rysbergue se poursuit dans un magnifique décor où sa honte s'estompe. Irène est à Alger avec Georget, qui accomplit son devoir militaire ; elle a son logis sur un coteau « bourré de roses et de géraniums ».

Dessin de M. André Loir.



Mme Cécile Caron.
Maman Colibri. — IIIe Acte.

Dessin de M. André Loir.



Mlle Berthe Bady.
Maman Colibri. — IVe Acte.

Déjà, l'amoureuse n'est plus sûre de son charme; elle use ses derniers moyens de séduction; elle en est à risquer des déshabillages savants et à imaginer des parures suggestives pour sa maison. Elle prend conscience de sa situation, et elle mesure le vide où sa passion finie l'abandonnera; des larmes lui viennent. Georget est assez occupé d'une petite rasta : Miss Deacon.

Irène cause son chagrin avec une vieille et douce repentie : Mme Ledoux, « une de ces ruines errantes que l'on rencontre sur toutes les hauteurs des beaux points de vue ». Mme Ledoux s'occupe d'œuvres. Elle tient avec elle de petits arabes que Georget pousse vers la cuisine afin de se ménager une sortie. Sur un siège, il a oublié un livre où l'Américaine, en façon de jeu, souligna quelques phrases expressives. Irène voit toutes ces remarques, et quand elle est au bout des pages, elle prononce tristement : « Remettons tout en place, il ne faut pas déranger les nids qui se forment »... Il convient que Georget aille vers la vie... Quand il voudra partir, elle le laissera aller, elle ne luttera pas « pour devenir la vieille chérie qui s'accroche et qui dispute ses rognures de bonheur ». Sa retraite est ménagée; sa lettre d'adieu est toute écrite. Et comme Mme Ledoux, murmure machinalement le refrain qu'une de ses moricaudes disait tout à l'heure : *Tu t'en vas la z'hirondelle...* Irène ajoute : « avec la différence que la vieille hirondelle partira seule, infiniment, et que ce n'est point l'hiver qui la chassera, mais le printemps »... Miss Deacon vient d'entrer.

Elle ne trouve à dire, cette fille, que des choses niaises, mais il est évident que ses manières effrontées séduisent M. de Chambry. Tout à l'heure, dans le jardin, elle chantera pour lui, et selon qu'elle l'aimera ou non, elle s'accompagnera du violon ou du banjo. Georget est fatigué, les corvées du quartier l'abrutissent; il s'étendrait bien. Le voici couché sur un divan et Irène, penchée, l'endort avec ses lèvres sur son front... « Dors, ma Gette, dors... il y a une toute petite brise et des étoiles. Encore une de nos belles journées monotones qui est finie. Dors, tu es bien là. Un aboiement de chien... une chanson, dans un café d'Alger, arrive jusqu'ici... Sur la mer, là-bas, la lueur d'un paquebot qui s'en retourne ». — Un paquebot, pourquoi? — Chut!... Il sommeille, et tout à coup un violon frémit. Alors, doucement, Irène déplie la lettre qu'elle montrait tout à l'heure à Mme Ledoux, et sur l'harmonie lente du nocturne, elle essaime ses adieux... « Que ta vie soit belle et heureuse... Je t'ai écrit cela, tandis que j'en avais encore la force. Adieu, ma lumière. Adieu mon grand amour. Oh! que le bonheur t'accompagne, chaque jour plus pur, comme j'aurais voulu t'accompagner moi-même, longtemps... Vois-tu, il vaut mieux que je sois partie... Seulement, mon enfant, mon pauvre petiot que je ne verrai plus jamais... lorsque, plus tard, tu te rappelleras Colibri, lorsque... » La voix s'éteint, le violon, seul, poursuit son chant... On ne peut imaginer la douceur intense de cet effet lent, admirablement servi par la parfaite diseuse de mélancolie qu'est Mlle Bady.

On a reproché à Mme de Rysbergue, qui sacrifia tant à ce M. de Chambry, de n'avoir point défendu son amour qui n'était attaqué que par une effrontée assez sotte. Mais l'Américaine tenait contre Irène une arme dont celle-ci était privée, et qui supplée à tout : la jeunesse.

Il fallait finir là-dessus ou à peu près. Il est des oiseaux qui, jamais, ne reviennent au nid, des revenants qui ne peuvent pas revenir. Irène devait se perdre dans le vague. On la pousse malheureusement dans un quatrième acte, chez les siens. C'est moi, vous savez, l'autre... j'ai fait les quatre cents coups et j'ai tout perdu. Maintenant, mes amis, inventez-moi une fin. Concluez-moi, s'il vous plaît... Comme c'est naturel!

Tout s'arrange au mieux. Les portes de la famille que Mme de Rysbergue s'appliqua si soigneusement à fermer sur elle se rouvrent très facilement. Irène retrouve une maison. A défaut d'autre chose, elle pleure sur son chapeau qui est trop frais, et comme une femme de chambre s'étonne de la voir là, elle termine son aventure par un mot : « Je suis la grand'mère ». C'est un effet de théâtre, ce n'est pas une solution.

Maman Colibri concentre son expression principale dans un seul personnage : Irène. Et Mlle Bady a fort à se débattre pour lier les caprices, les outrances, les violences et les tendresses de cette personne bizarre. Elle a, durant cette bataille, des inégalités, elle paraît maniérée et hors du naturel que, d'ailleurs, son rôle borde à peine; mais sa fin emballée du second acte est fort belle, et quand, au bout du troisième, elle répand la poussière de ses souvenirs morts en même temps que le violon de miss Deacon chante de joie, il n'est point de cœur qui ne s'émeuve.

La frêle silhouette de M. Brulé augmente l'invraisemblance mâle de Georget. M. Gauthier — Richard — et M. Lerand — Rysbergue — emploient tout leur talent en demi-teintes pour tenir leurs rôles difficiles. MM. Baron fils, Monteaux et Jeoffre font des invités corrects. Mlle Cécile Caron réalise admirablement Mme Ledoux, « ruine vivante pour le beau site », Mlles Harlay, Andral, de Bray, de Mornand, se montrent très gracieuses.

La mode est à *Maman Colibri*. On ne peut se dispenser de connaître les audaces en relief de l'œuvre. Que l'ouvrage soit bon ou mauvais, la mode ne sait pas. L'opinion raisonnable a reconnu dans cette pièce l'influence d'un littérateur et d'un poète, beaucoup plus que le talent d'un dramaturge et d'un homme de théâtre.

Maman Colibri émane d'un art malade, d'un art trouble, de l'art d'aujourd'hui qui, las du passé et à bout d'étude, s'efforce aux impossibilités, innove la peinture d'ombre, les pierres mortes, les fleurs bistournées, les courbes convulsées, semble nous rechercher un sixième sens et un troisième genre : le neutre.

Edouard GAUTHIER.

Dessin de M. André Loir.



Mlle Berthe Bady. — M. Brulé.
Maman Colibri. — 1er Acte.



ENTR'ACTES

DOCUMENTS

Dans la dernière pièce de Maurice Donnay (l'*Escalade,* dont tant de vilaines gens souhaitent l'insuccès vengeur), l'auteur nous présente un savant qui a écrit un essai de prophylaxie et de thérapeutique des passions, et qui, pris de passion lui-même, comprend l'inutilité de la prophylaxie, et recourt à la thérapeutique qu'il trouve pareillement impuissante. Il s'adonne à des expériences psychométriques, ausculte les petites ouvrières à sentiments et les grandes madames à adultère et prétend traiter d'une médecine scientifique l'éternel Amour, roi des dieux, des princes et même des savants ; car lui-même devient victime du phénomène connu sous le nom d'amour par disparité. Or, Donnay et Guitry, qui savent tant de choses, savent-ils qu'un bohême de lettres, qui fut durant cinq ou six jours de sa vie un très génial poète, avait écrit une fantaisie excessive intitulée la *Science de l'Amour ?* Cette nouvelle, digne de Nathaniel Hawthorne par son élan précis et fantastique, scénifiait un jeune maniaque qui rêvait de traiter médicalement le penchant sentimental. Il rechercha dans la chaleur, l'électricité et la lumière, les subdivisions des éléments de l'amour. Il combina, dans ce nouveau traité scientifique, un mécanisme du dépit, un compteur pour baisers, un cardiomètre pour l'ardeur de la passion et un thermomètre pour le reste (ne parlons pas du taxamètre exigé pour certaines marcheuses). Il inventa des éprouvettes pour fiançailles et, naturellement, des cornues pour adultères, où la passion emmagasinée dégageait dans ses *maxima* d'intensité des excès d'acide carbonique. Les hommes, épris des résultats positifs de la chimie analytique moderne, se réjouirent de cette folie à haute pression ; Charles Cros écrivit alors une étude de la *Mécanique cérébrale*, où il prophétisa l'application des rayons *X* à la découverte des pensées ; et il rêva de créer des pièces spéciales destinées à classer sûrement et méthodiquement nos sensations, nos souvenirs, nos espoirs, nos désillusions.

Il est bien certain que, la science ne respectant plus la foi, les chimistes biologiques ayant accepté la responsabilité du monde, et les physiciens nous enseignant que l'homme n'est qu'un tube percé aux deux bouts, il se rencontrera un monsieur qui pèsera nos sentiments sur une balance sensible, et qui, à la simple auscultation, connaîtra ou croira deviner nos rêves et qui, à l'aide d'un outil perfectionné, prétendra disséquer la jalousie et faire fonctionner l'amour. Cet indiscret-là, on l'avait vu dans une inquiétante étude de Charles Cros, on peut l'applaudir dans une capiteuse comédie de Maurice Donnay. Le livre et le théâtre ne suivent pas toujours la vie ; ils la précèdent quelquefois ; nous nous soumettrons peut-être bientôt dans l'existence à ce rebouteur d'abstractions qu'il fera tangibles.

Il est à remarquer que ce n'est plus maintenant le même type littéraire qui sert d'homme aimé et, par conséquent, de principal personnage dans les pièces de théâtre. Après les victoires de l'Empire, les auteurs choisirent pour jeunes premiers des colonels de trente ans ; un peu d'héroïsme continua à anoblir les vaudevilles de Scribe, et l'officier régna sur la scène jusque vers 1860. Puis surgit un autre maître ; ce fut l'ingénieur, le métallurgiste distingué, l'architecte capable d'édifier par ses devis et par ses vertus... ; il détrôna le prétorien et conquit la gloire de M. Georges Ohnet ; il avait appris à l'Ecole des Mines à faire admirer la sienne. Voici l'évolution avec le savant. Quand on entendait dire au deuxième acte d'une pièce : « Ah ! Voici le docteur ! », il apparaissait généralement une vieille brute de médico à favoris blancs et à toison de brebis défrisée, avec une redingote de pasteur sous sa décoration, Aujourd'hui, c'est un jeune docteur à prétentions modernistes qui enlèvera le cœur et la dot de la petite demoiselle nerveuse ou qui captera la mondaine. Ah ! si mondaine !...

Eh ! bien, il serait temps, Messieurs les auteurs dramatiques, de songer aux hommes de lettres. Il est temps que les poètes lyriques monnayent un peu l'azur de leurs strophes et que la voix envoûtante des conférenciers chante sur les cordes intimes de vos héroïnes ; vous pourriez même mettre en ménage un auteur dramatique avec ses nervosités et ses inconstances. Je demandais à une actrice mariée avec un dramaturge un peu très rageur si son mari lui faisait des rôles ? — Non, des scènes, me répondit-elle.

* * *

La *Revue Théâtrale* comptant une centaine d'abonnés à Marseille comme dans toutes les villes qui, littérairement, se respectent, et artistiquement ne se déshonorent pas, je me permets de signaler les merveilleux efforts littéraires tentés par M. Marcel Simon, directeur du Théâtre des Variétés, pour décorer d'un bel honneur esthétique une cité qui n'était agréable qu'aux contemplateurs de pittoresque. Chaque semaine, une troupe élue parmi les meilleures de la Comédie-Française et de l'Odéon joue les comédies sélectionnées du répertoire dramatique français ; chaque jeudi, une matinée de haute poésie rallie aux Variétés toutes les femmes qui rêvent, tous les hommes qui pensent. C'est là un fait unique chez nous, hormis dans le merveilleux Théâtre des Arts de Bordeaux. Mais il est désignable que, dans cette cité phocéenne, où mille splendeurs de nature attirent les villégiaturants, M. Marcel Simon ait voulu que les miracles de poésie, que les féeries de rêve rimé et rythmé aient leur part et enchantent les cerveaux.

* * *

Il est regrettable que, parmi les comédiens capiteux et les actrices suggestives, aucune ni aucun n'ait assisté à la dernière réunion de la Société dite des Beaux-Arts des Départements, pour y entendre la communication de notre confrère Ch. Malherbe quant au *« rôle »* des artistes punis de 1770 à 1800 pour délits professionnels. On y apprenait, par exemple, que le sieur Rameau, neveu du créateur de l'opéra français, ayant insulté le directeur au cours d'une répétition, était puni de prison. Dubut, dit Chanville, encourait la même peine pour avoir voulu mettre l'épée à la main contre un de ses camarades de scène. Mlle Poirier, danseuse de l'Opéra-Comique, fut conduite sur la route du Havre, où expire la Manon de Massenet, pour avoir voulu empoisonner une rivale avec des biscuits *apprêtés*. Mais le For-l'Evêque était rempli d'actrices comme la demoiselle Duvernois, convaincue d'ivesse publique (elle fut pourtant la meilleure Armide de Gluck), et la demoiselle Laguerre, accusée de dépravation outrée *(sic)*. Les deux demoiselles de La Neuville, qui devaient illustrer leurs noms au théâtre, furent, âgées l'une de seize ans, l'autre de quatorze, incarcérées pour le même délit de mœurs dissolues. Quand il n'y avait plus de place au For-l'Evêque pour les délinquantes, on ouvrait les portes de Sainte-Pélagie. Réjouissons-nous que les bastilles des comédiennes aient été démolies avec les autres, et que la déclaration des droits de la femme en général et de l'actrice en (cabinet) particulier ait été proclamée dans toutes les coulisses de France.

George VANOR.

Cl. Rev. Théât.



M. NOBLET (Gaston Chalindrey). — Mlle Berthe CERNY (Antoinette Planturel).

De la *Gueule du Loup*.



PIÈCES GAIES

Plus ça change, à l'Athénée, moins c'est la même chose. Et, si nous avions une édilité soucieuse de ses devoirs, il y a longtemps que M. Abel Deval serait statufié au milieu du square Boudreau, en Saint-Michel archange, un pied posé sur l'hydre aux vingt têtes de la Commission des Auteurs, un bras enguirlandé autour du col de la Variété, muse hygiénique et reposante.



M. Torin
(Edgard).



M. Noblet
(Gaston Chalindrey).

La Gueule du Loup

Après le joli imbroglio sentimental de *Madame Flirt*, le steaple-chase vaudevillesque de l'*Enfant du Miracle* et la désopilante opérette sans musique du *Prince consort*, il instaure dans la coquette bonbonnière dont les loges ont l'air de boîtes à dragées de baptême, un genre tout à fait nouveau : le drame-rigolo, la tragédie bourgeoise farcie de vaudeville, lardée de quiproquos. Le ou plutôt la *Chiffon*, de MM. René Peter et Robert Danceny (ce dernier pseudonyme cache une femme de lettres), est une étude intime « où le rire coudoie les larmes », comme il est dit dans les réclames de librairie, une *Frou-Frou* gaie, une *Amoureuse* à la coule, une *Francillon* farce. Des cocasseries pour Palais-Royal ou Cluny y éclatent et pétaradent au milieu des situations les plus dramatiques.

Chiffon, petite Chiffe, Chiffonnette pour les intimes, s'appelait, il y a trois mois, Rosette de Saligny et portait de pauvres petites robes, en préparant son bonnet d'offrande à sainte Catherine près d'une maman fort désargentée, entre un petit frère potache et un grand frère officier plus occupé à pister la forte dot qu'à dresser les bleus. Un gentilhomme, le marquis d'Estérel, s'est épris des grâces menues de Chiffon ; il en a fait une délicieuse marquise, un Saxe attifé et enrubanné, il l'a installée dans un cadre de luxe, un petit hôtel blanc et or aux trumeaux mythologiques.

La marquisette Chiffon a une garde-robe de duchesse et bat la flemme matinale dans un peignoir de dentelles ; Chiffon devrait être heureuse, et cependant elle s'ennuie à vingt francs la seconde. Son mari, qu'elle adore, son diplomate de mari — il est directeur au Ministère des affaires coloniales, et chargé de la réception des princes exotiques — l'aime avec trop de solennité respectueuse. Peu s'en faut qu'avant de donner un peu d'animation à l'alcôve conjugale, il ne lui dise, à la façon du duc de L. R. : « Préparez-vous, madame, à faire un chrétien ». Toutes ces magnes désolent la pauvre Chiffon ; elle voudrait être un tantinet la maîtresse de d'Estérel avant de devenir la femme pour l'éternité ; elle le lui dit gentiment, câlinement, entre deux baisers sur la moustache, et il va enfin dégeler — pour être de la carrière on n'est pas de bois ! — quand survient un incident tout à fait déprimant et renfonceur des bonnes volontés maritales.

M. Landrin (Planturel). M. Germain (Barentin).

Mlle Suzanne Carlix
(Gilberte Barentin).



Mlle Delacour
(Rose).

Un fat, un sot, un malotru, un bélître, un don Juan de salon, qui a des allures de kanguroo boxeur et que Chiffe a commis l'imprudence de tolérer dans son intimité, ne s'avise-t-il pas d'avoir un accès de satyrisme et d'embrasser sur la bouche, en Alphonse conquérant une gigolette, la pauvre petite marquise d'Estérel ! Elle tourne de l'œil pendant qu'il travaille des babines ; elle se pâme et d'Estérel, survenant à l'improviste, trouve sa femme dans les bras du sieur Dupont du Mail (ainsi s'appelle le satyre du quartier Monceau) : « Ah ! fi, ah ! pouah ! ». Le gentilhomme, très défrisé, s'éloigne en claquant les portes. Il pousse même le verrou de la chambre. Ce n'est pas l'affaire de Chiffon. Ayant repris ses sens, elle veut aussi déverrouiller son mari et prouver son innocence. Mais, buté comme trente-six mules papales, il refuse d'écouter les plus simples explications ; il s'offre même la vengeance, pas gentille, ni prudente, de faire semblant d'aller retrouver une ancienne maîtresse, mistress Hogson, qui habite avenue des Champs-Élysées.

A deux de jeu ! Rosette se découvre une âme de Francillon. A la minute précise où elle croit d'Estérel dans les bras de son anglaise, elle s'effondre dans ceux d'un grotesque, le secrétaire Saint-Aigle, monstriculet, tâtonnant et bégayant... Cruel réveil ! Il y avait maldonne. D'Estérel n'a pas trompé sa femme et voilà qu'elle est forcée de lui avouer, ne sachant pas mentir, qu'elle a



Clichés Rev. Théât.

Mlle J. Buarini
(Gaby).



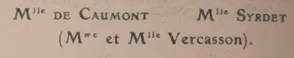
M. Torin (Edgard). Mlle Morgant (Hortense).



Mlle Duluc.

Francillonné jusqu'au bout. Cette confidence jette quelque fraîcheur dans le ménage ; par décence, Rosette fera une retraite à la campagne. Mais d'Estérel ira bientôt l'y rejoindre et lui pardonner à fond. Est-ce qu'on peut tenir rigueur à une petite Chiffe de s'être laissée friper par un pantin ?

Nous sommes en effet dans le monde des fantoches. J'ai dû en négliger d'épisodiques, mais de fort amusants : le trop bon mari Daniel de Cogé qui se fait couper barbe et moustaches pour attendrir le méchant petit cœur de sa femme, le lieutenant Saligny qui fait, en auto, la course à l'héritière, le couple ministériel Vercasson, traité en grosse charge. Caricature énorme, mais désopilante, la ministresse, Mme Vercasson, duègne à face de mascaron ; délicieux petit Saxe, aux gestes menus, à la voix chaude, aux grâces suggestives, Mlle Duluc, marquisette Chiffon ; beauté mondaine aux charmes opulents, et fine artiste, Mlle Louise Bignon ; d'Estérel, d'abord confit en dignité, puis dégelé jusqu'au vif argent, M. Abel Deval ; Saint-Aigle, d'une extraordinaire sûreté dans le rôle du bègue à bonne fortune, M. Levesque ; et très bons fantoches de détail, MM. Leubas, Baudoin et André Lefaur.



Mlle de Caumont Mlle Syrdet (Mme et Mlle Vercasson).

Drame-rigolo à l'Athénée, vaudeville entripaillé aux Nouveautés, la *Gueule du Loup*, de MM. Hennequin et Bilhaud, trois actes pleins à en déborder de situations comiques et de fortes épices. L'action s'engage à Paris, chez l'architecte Barentin. Ce quadragénaire libidineux qui commandite pour un dixième ou un vingtième une horizontale de petite marque, Émilienne Dupont d'Arcole, a pour femme une tendre agnelle prénommée Suzanne. Cette brebis du bon Dieu ne sait rien des escapades de son mari, mais tout de même s'aperçoit bien d'être négligée — les plus niaises ont, comme la nature, le sentiment et l'horreur du vide ; — aussi est-elle fort troublée par la cour pressante que lui fait un ami de son mari, le célibataire Gaston Chalindrey ! Elle est même sur le point d'aller lui rendre visite dans sa garçonnière de la rue de La Boëtie, quand survient un ange sauveur, son amie Gilberte Planturel.

Les Planturel sont un couple de bourgeois de Châteauroux, qui passe de temps en temps quelques jours à Paris, chez les Barentin. Gilberte fait ses achats dans les grands magasins, et son mari s'offre quelques distractions chez les demoiselles de mœurs accueillantes. Tout de suite Suzanne, l'éplorée Suzanne, raconte à Gilberte que ce méchant Chalindrey l'a terrorisée en menaçant de se faire sauter la cervelle si elle continuait à lui tenir rigueur, et Mme Planturel reconnaît, au signalement, un jeune homme qui, il y a un an, à Nice, lui a fait ce même coup de Werther. Il devait se noyer si Gilberte manquait au rendez-vous décisif. Elle n'est pas venue ; il a eu le mauvais goût de survivre ; elle se vengera en remplaçant, rue de La Boëtie, Suzanne, qui ne demande qu'à ne pas faillir, étant une petite personne apitoyable, mais honnête.

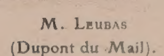
M. Baudoin Mlle L. Bignon (M. et Mme de Cogé).



Chiffon. — IVe Acte. M. Deval (Le marquis de l'Estérel). M. Levesque (Saint-Aigle).

Second acte : la garçonnière, décors connus, meubles usagés. Gilberte se jette dans la gueule du loup, sans craindre d'être dévorée. C'est, dans son genre, une femme à principes. Tant que Planturel, dont elle n'a jamais soupçonné les débordements, lui restera fidèle, la dent d'un Chalindrey n'entamera pas sa vertu. Aussi goûte-t-elle d'abord un plaisir sans mélange à jouir de la confusion du faux Werther pris en flagrant délit de non-suicide. Mais le fêtard est adroit et subtil ; ce nouveau gibier vaut bien l'autre ; il presse Gilberte, il la trouble, et voici que Planturel, amoureux lui aussi de l'Émilienne de Barentin (vous l'avez deviné, n'est-ce pas ?), qui loge dans la maison de Chalindrey (avouez que vous l'aviez pressenti), Planturel la délivre de son dernier scrupule en se précipitant dans la garçonnière pour échapper au jaloux Barentin. Il pousse même l'attention jusqu'à la débarrasser de sa robe prise dans une porte pendant qu'elle s'esquivait. Que peut devenir une pauvre petite femme dévêtue par son mari dans l'appartement d'un célibataire ? Au dernier acte, la naïve Suzanne elle-même s'aperçoit que son amie l'a trop complètement remplacée chez Gaston... Si délicieuse et si fine, Mlle Berthe Cerny, dans la scène du déshabillage ; si adroitement « petite oie blanche » — avec du duvet de cygne — Mlle Carlix ; si bon fêtard, M. Noblet ; si pantin exaspéré, M. Germain, et si larbin bouffonnement épique, M. Torin ! Tous premiers prix dans ce joyeux palmarès.

Camille LE SENNE.



M. Leubas (Dupont du Mail).

Clichés Rev. Théât.



Mlle Duluc, dans sa loge.



M. Deval, dans sa loge.



mondaine

d'abor... confit

CAMILLE



L'OPÉRETTE

Pendant que nos directeurs se disputaient à qui ferait ou ne ferait pas le fameux trust des théâtres, M. Fernand Samuel, lui, beaucoup plus malin que les autres, a réalisé le trust de la gaieté et de l'esprit, et pour cela, il lui a suffi d'accaparer tout simplement les plus jolies opérettes d'Offenbach, de Lecocq, de Messager, de Lacôme, de Serpette, d'Hervé ; mixture joyeuse dont la mousse pétillante est versée chaque soir à pleines coupes, pour le plus grand plaisir d'un public heureux de vivre et de s'égayer aux délicieuses fantaisies des librettistes, comme aux pimpants flonflons d'une musique qui ne vieillit pas. Pour notre part, nous applaudissons franchement à cette brillante résurrection d'un genre essentiellement français, mieux encore : parisien, boulevardier, et méritant tout comme un autre d'être logé dans ses meubles, avec un répertoire qui conserve le rare avantage d'être presque toujours d'actualité.

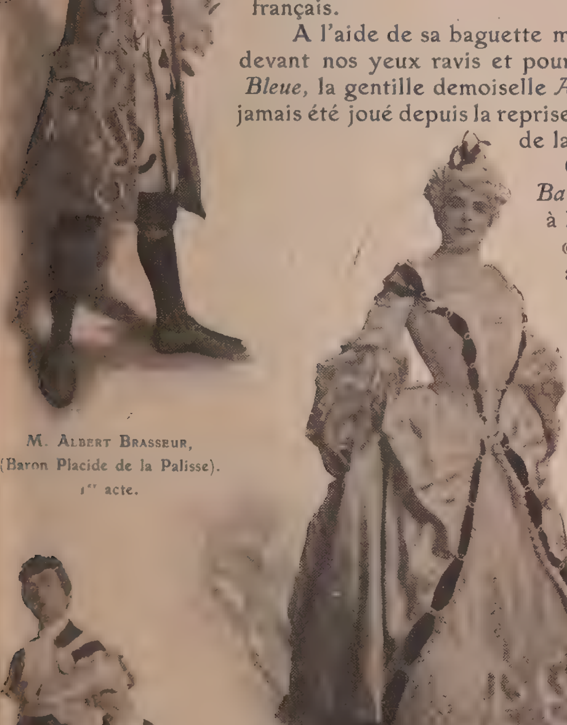


M. SAMUEL,
Directeur des *Variétés*.

Mlle LAVALLIÈRE (Inésita).

Nous ne partageons pas, en effet, l'opinion de ces gens moroses qui, s'ils s'enthousiasment aux intrigues purement idylliques, se lamentent ensuite à la vue d'un roi gâteux ou d'un puissant quelconque assaisonné de tous ses ridicules ; car c'est précisément là qu'est toujours l'actualité. Renommées boursouflées, prestiges éventrés, faux dieux dégonflés sont de tous les temps. Qui donc oserait prétendre que le général Boum n'est plus de ce monde ? Et l'amiral suisse, ne le rencontrez-vous pas quelquefois... ne serait-ce que du côté de la rue Royale ? Enfin, lorsque Clairette demande qu'on change de gouvernement, est-ce que la majorité de la salle n'est et ne sera pas toujours de son avis ? Vive donc l'opérette, satire vivante, caricature échevelée qui crève de ses grelots tous les vilains fantoches, tous les grotesques pantins de ce bas monde et les jette à la hotte sous l'éclat de rire du public amusé ! Vive l'opérette, surtout si elle nous débarrasse une bonne fois de toutes les platitudes anglo-américaines dont on nous saturait un peu trop depuis quelque temps. Vive l'opérette, enfin, saine, gaie, franchement gauloise, trois qualités qui lui sont propres et qu'on ne trouve malheureusement plus aujourd'hui dans les spectacles qui tentaient de la remplacer, et dont les auteurs accumulent souvent, comme à plaisir, les mots trop crus et inutilement grossiers qui n'ont jamais rien eu de commun avec le véritable esprit français.

A l'aide de sa baguette magique, Fernand Samuel a déjà fait défiler devant nos yeux ravis et pour la joie de nos oreilles, l'étonnant *Barbe-Bleue*, la gentille demoiselle *Angot* et ce délicieux *Petit Duc*, qui n'avait jamais été joué depuis la reprise que Jeanne Granier, l'admirable créatrice de la Renaissance, en fit aux Variétés même.



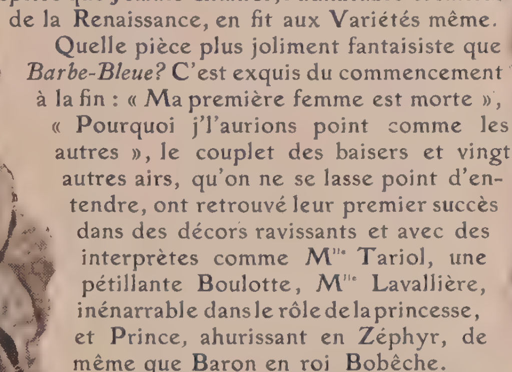
M. ALBERT BRASSEUR,
(Baron Placide de la Palisse).
1er acte.

Quelle pièce plus joliment fantaisiste que *Barbe-Bleue?* C'est exquis du commencement à la fin : « Ma première femme est morte », « Pourquoi j'l'aurions point comme les autres », le couplet des baisers et vingt autres airs, qu'on ne se lasse point d'entendre, ont retrouvé leur premier succès dans des décors ravissants et avec des interprètes comme Mlle Tariol, une pétillante Boulotte, Mlle Lavallière, inénarrable dans le rôle de la princesse, et Prince, ahurissant en Zéphyr, de même que Baron en roi Bobèche.



M. CLAUDE TERRASSE.

Quant à Mme Angot, elle n'avait jamais eu une aussi délicieuse fille que Mlle Jeanne Saulier, fine comédienne, chanteuse distinguée et femme adorable. Son succès, qui était déjà grand dans le rôle de Clairette, a pris encore de plus grandes proportions, sous le travesti du jeune Parthenay, l'exquis Petit Duc que Jeanne Granier, déjà nommée, avait si crânement campé. Il pouvait paraître téméraire de s'attaquer à un tel rôle après une telle interprète ; Mlle Saulier n'a pas eu à regretter son audace, qui a été couronnée de succès. Jolie comme un cœur, fûtée comme un délicieux gamin, elle a fait revivre avec un rare talent le mignon gentilhomme tel que sa devancière nous l'avait présenté et on ne pourrait lui adresser un plus brillant éloge. Frimousse, c'est Brasseur, et c'est tout dire. Jolly avait laissé dans ce rôle un souvenir des plus joyeux ; il est dépassé. Mme Marie Magnier, dans la directrice du couvent, est une comédienne hors ligne et, qui l'eût cru, une chanteuse fort adroite ; Vauthier, enfin, toujours aussi tonitruant dans le rôle de Montlandry, qu'il a créé, y a retrouvé son succès d'autrefois.



Mlle LANTHENAY (Dorette).

M. ALBERT BRASSEUR
(Placide de la Palisse).
3e acte.

Clichés Rev. Théât.



Mlle Lanthenay
(Dorette).



M. Albert Brasseur
(Baron Placide de la Palisse).

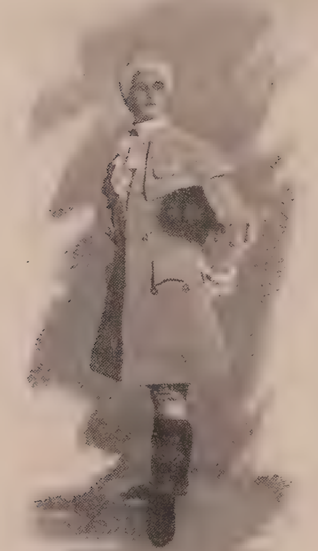
Les Variétés nous donneront maintenant la *Vie Parisienne*, la *Jolie Parfumeuse*, *Jeanne, Jeannette et Jeanneton*, *Chilpéric* et dix autres œuvrettes de la même famille qui obtiendront certainement le même accueil.

Mais il ne suffisait pas de faire revivre tous ces joyeux échos du temps passé, et M. Samuel a sagement pensé que pour donner encore plus d'éclat à l'Opérette, il serait bon de lui infuser un sang nouveau. Sa première nouveauté, *Monsieur de La Palisse*, ne déparera pas la collection dont l'énumération vient d'être faite.

Les auteurs, MM. Robert de Flers et Caillavet n'ont pas mis en scène le fameux de La Palisse, le célèbre maréchal de François Ier, tué à Pavie, dont l'extrême naïveté est restée légendaire, mais seulement un de ses descendants, le baron Placide de La Palisse, gentilhomme campagnard qui a conservé toutefois les petits travers et aussi les qualités de son illustre aïeul, dont il a pris la devise : « Deux et deux font quatre ».

Vivant tranquille en son rustique castel de La Palissade, l'unique préoccupation de Placide est de ne pas compliquer son existence. « Pour vivre heureux, il ne faut pas être malheureux » et comme une femme est généralement la source de tous les soucis, il se garde soigneusement des frais minois et des cotillons. Il est défendu de s'aimer sur les terres de La Palissade, et le rigorisme du seigneur et maître va même jusqu'à interdire aux paysannes de confectionner des fromages à la crème en forme de cœur. Pourtant le bon Placide est inquiet à la pensée qu'il pourra peut-être un jour changer d'avis, aussi, pour couper court, se résout-il à épouser une sienne cousine, Héloïse de la Verdure, veuve riche, pas jolie et plutôt sur le retour.

Tout ira donc pour le mieux ; mais la cousine n'est pas plutôt près de lui, que d'autres voyageurs inattendus arrivent ; c'est le cousin de Placide, le comte Bertrand de La Palisse, accompagné de sa jolie maîtresse, la danseuse Dorette, qui se rend en Espagne, chargé d'une ambassade par le roi. Une fâcheuse entorse empêche le comte de continuer sa route, et sur ses supplications, Placide, heureux d'échapper à La Verdure qui devient trop tendre, consent à poursuivre à sa place la mission diplomatique.



M. Alberthal
(Comte Bertrand de la Palisse).

Mlle Léonie Laporte
(Héloïse de la Verdure).

Nous le retrouvons en Espagne, escorté de la capiteuse Dorette, à laquelle il résiste aussi, et qui, pour se consoler, partage ses faveurs entre tous les hidalgos qu'elle rencontre. Pourtant, Placide, grâce à sa logique irréfutable, obtient auprès des diplomates un succès complet et son bonheur serait parfait si le roi ne lui envoyait l'ordre de se mettre, dans l'intérêt de la France, au mieux avec la femme du gouverneur de Séville d'abord, puis avec la femme de l'ambassadeur marocain. Or, pour tout bon musulman, la femme c'est tout un harem et devant la tâche, notre pauvre baron est prêt à démissionner... à s'enfuir, et il serait déjà loin si la jeune Inésita, nièce du gouverneur, ne s'était trouvée sur son chemin. La petite espiègle se sent prise de passion pour ce gros joufflu naïf dont elle ne partage pourtant pas la manière de voir : deux et deux font onze, quarante cinq, six cent-vingt-neuf, tout ce qu'on voudra, mais jamais quatre. En réalité, grâce au pouvoir séducteur de la jeune fille, deux et deux finissent par faire un. Dans un duo d'amour et pour ne pas effaroucher les chastes



M. Vauthier
(Beni-Zouzou), rôle supprimé.



Mlles Debrive et Costa
Soubrettes.

Clichés Rev. Théât.



oreilles de Placide, il est convenu, sur le conseil d'Inésita, qu'on fera comme au couvent : on remplacera amour par tambour et baiser par fauteuil ; la scène est exquise, et La Palisse, s'avouant vaincu, va ramener une femme, sa femme, en France.

On pouvait penser qu'après cela les auteurs nous auraient conduits de nouveau à La Palissade, où Bertrand, privé de sa compagne, se serait dédommagé sur dame Verdure, pendant que les sujets du baron auraient largement rattrapé le... temps perdu ; ils n'en ont pas jugé ainsi et craignant peut-être qu'on ne trouvât ce dénouement trop banal, ils nous ont mené sur la frontière, dans une auberge franco-espagnole où le gouverneur, surpris sous un déguisement ridicule, finit par consentir au mariage...

La pièce, d'une ravissante fantaisie d'où s'exclut toute banalité, ne s'écarte pas trop de la vraisemblance tout en étant des plus amusantes, avec une foule de détails hilarants, et de l'esprit à tel point que le dialogue pourrait parfaitement se passer de musique. Le plaisir n'en est que plus grand d'entendre aussi l'élégante partition de M. Claude Terrasse, qui abonde en heureuses trouvailles : les couplets de la Verdrillette, qui seront bientôt sur tous les pianos ; l'air de Mme de La Verdure ; l'habillement de l'ambassadeur, sur un mouvement de menuet ; la sérénade à Séville ; le rondeau des châteaux en Espagne et le joli duo d'amour : « Tambour, tambour, quand tu nous tiens... » sont les perles de cette musique qui, sans avoir le pétillement ni la fantaisie de celle d'Offenbach, se recommande néanmoins par sa grâce charmante et sans prétention, comme par son orchestration soignée (1).

Albert Brasseur n'a jamais trouvé de meilleur rôle que ce Placide de La Palisse dans lequel son étonnante fantaisie atteint à toute son intensité. Naïf, méfiant, dédaigneux de toute volupté ; son regard, ses gestes sont d'une vérité parfaite. Il est simplement merveilleux.

Mlle Lavallière aussi est d'une fantaisie étonnante et délicieuse, avec un tact admirable poussant l'effet à l'extrême sans jamais aller au-delà. Mignonne, captivante, espiègle, spirituelle dans toute sa personne, elle éblouit par les ressources de son talent si original et si varié ; son moindre geste provoque le délire, et quand Brasseur s'en mêle, on tombe en pâmoison... Avec de tels artistes, quelle pièce n'irait pas jusqu'aux nues ?

Mlle Lanthenay est une charmante Dorette, chanteuse agréable et fine diseuse, et Mlle Marguerite Fournier, comédienne gracieuse et intelligente, possède une jolie voix. Le timbre aigrelet et pointu de Mme Laporte convient bien au rôle de dame Verdure, de même que l'élégance de M. Alberthal trouve un excellent emploi sous le costume du comte Bertrand de La Palisse. Dans des petits rôles accessoires, on peut admirer une foule de jeunes et jolies femmes : Mlles Dalba, Darlac, Costa, Lavernière, Lina, etc., et une toute mignonne et adorable débutante qu'on appelle Mlle Debrives, mais qui préfère le nom de Totoche, d'ailleurs beaucoup plus gentil.

JULES MARTIN.

Mlle VANDA (postillon).

Une estudiantina.

Mlle VANDA (fille d'auberge espagnole).
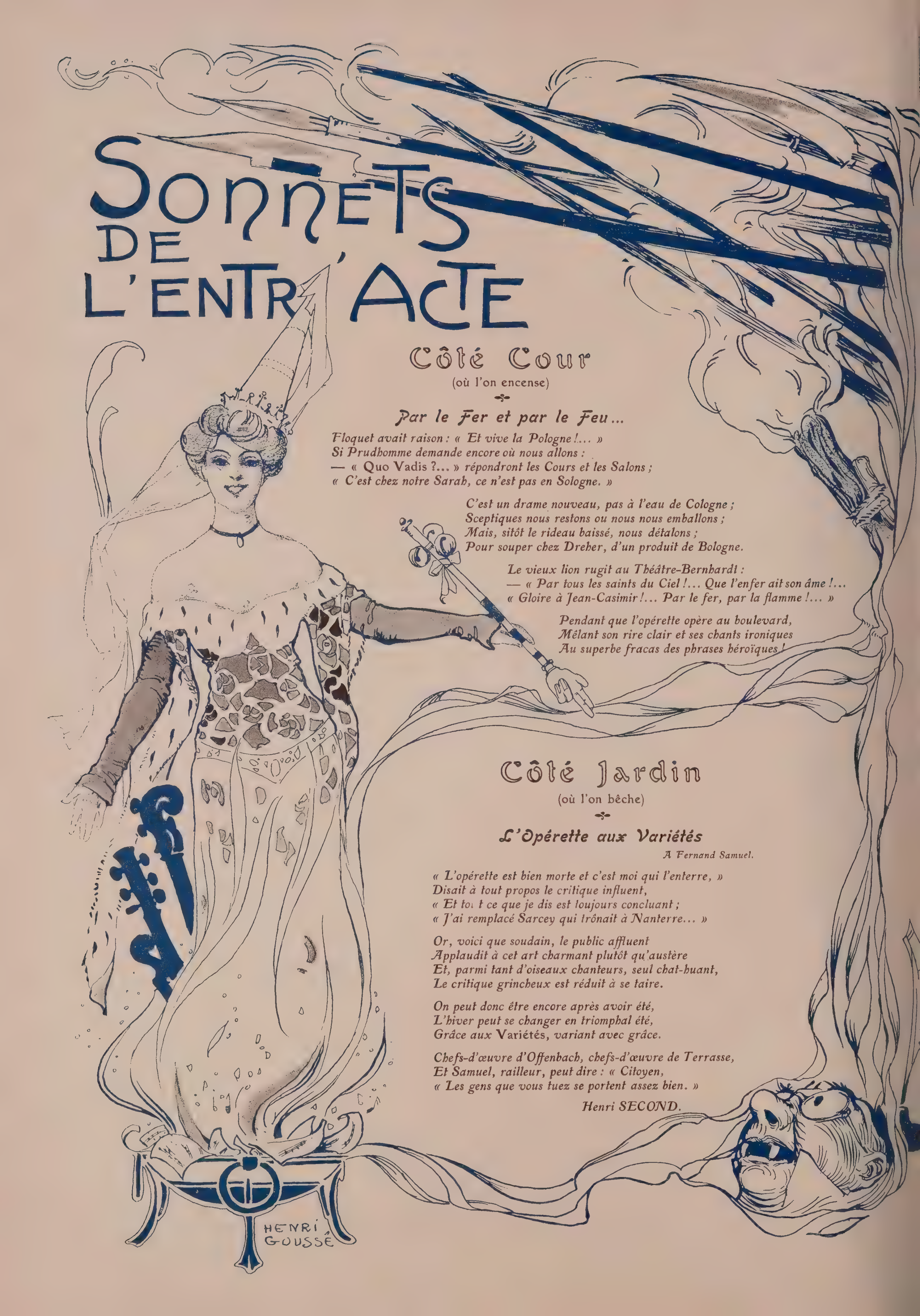
Mlle DALBA (Zéphirine). Mlle HYRIETTE (Zéphirin).

Mlle DEBRIVES (servante d'auberge). 3e acte.

Mlle HYRIETTE (Une sultane).

Clichés Rev. Théât.

(1) Partition éditée par la *Société nouvelle d'Editions musicales*, 24, rue des Capucines.



Sonnets de l'Entr'acte

Côté Cour

(où l'on encense)

Par le Fer et par le Feu...

Floquet avait raison : « Et vive la Pologne !... »
Si Prudhomme demande encore où nous allons :
— « Quo Vadis ?... » répondront les Cours et les Salons ;
« C'est chez notre Sarah, ce n'est pas en Sologne. »

C'est un drame nouveau, pas à l'eau de Cologne ;
Sceptiques nous restons ou nous nous emballons ;
Mais, sitôt le rideau baissé, nous détalons ;
Pour souper chez Dreher, d'un produit de Bologne.

Le vieux lion rugit au Théâtre-Bernhardt :
— « Par tous les saints du Ciel !... Que l'enfer ait son âme !...
« Gloire à Jean-Casimir !... Par le fer, par la flamme !... »

Pendant que l'opérette opère au boulevard,
Mêlant son rire clair et ses chants ironiques
Au superbe fracas des phrases héroïques !

Côté Jardin

(où l'on bêche)

L'Opérette aux Variétés

A Fernand Samuel.

« L'opérette est bien morte et c'est moi qui l'enterre, »
Disait à tout propos le critique influent,
« Et tout ce que je dis est toujours concluant ;
« J'ai remplacé Sarcey qui trônait à Nanterre... »

Or, voici que soudain, le public affluent
Applaudit à cet art charmant plutôt qu'austère
Et, parmi tant d'oiseaux chanteurs, seul chat-huant,
Le critique grincheux est réduit à se taire.

On peut donc être encore après avoir été,
L'hiver peut se changer en triomphal été,
Grâce aux Variétés, variant avec grâce.

Chefs-d'œuvre d'Offenbach, chefs-d'œuvre de Terrasse,
Et Samuel, railleur, peut dire : « Citoyen,
« Les gens que vous tuez se portent assez bien. »

Henri SECOND.

LA VERDRILLON
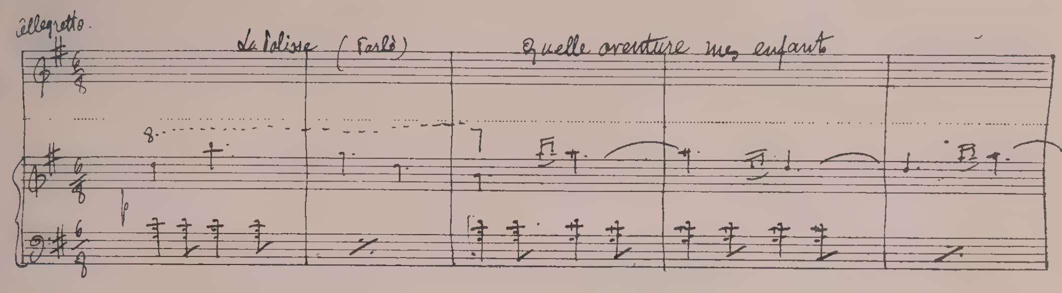
Chantée par M. Albert BRASSEUR

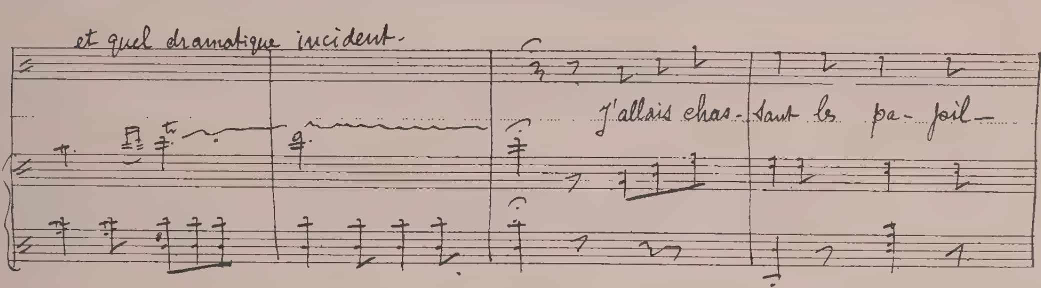
Au 1er acte de *Monsieur de la Palisse,* opérette en 3 actes de MM. Robert de Flers et de Caillavet.

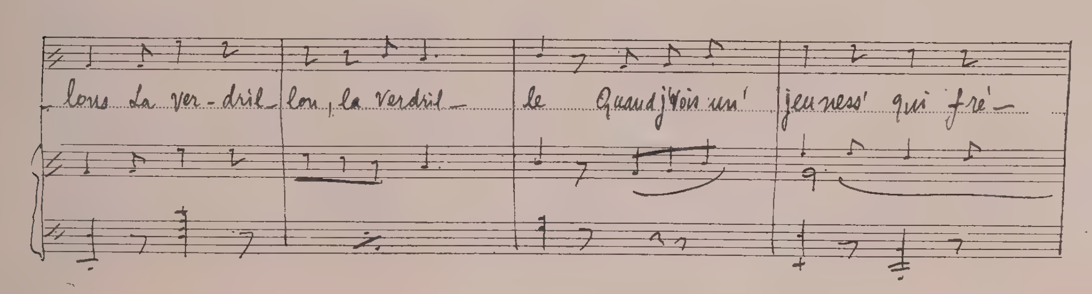
Musique de M. Claude Terrasse.

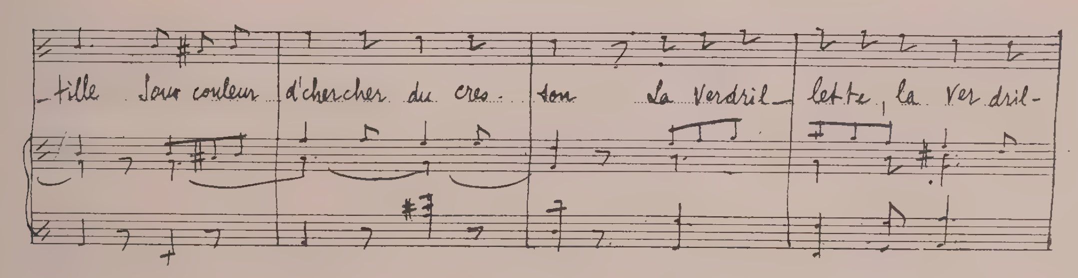


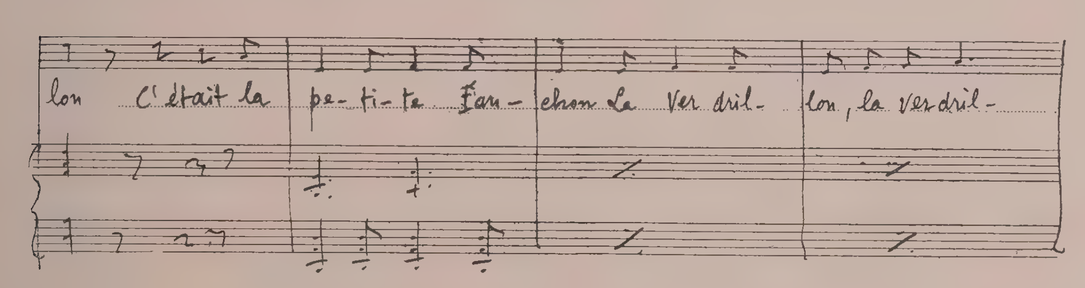
M. Albert Brasseur
(Placide de la Palisse)
Chantant la chanson de Verdrillon.





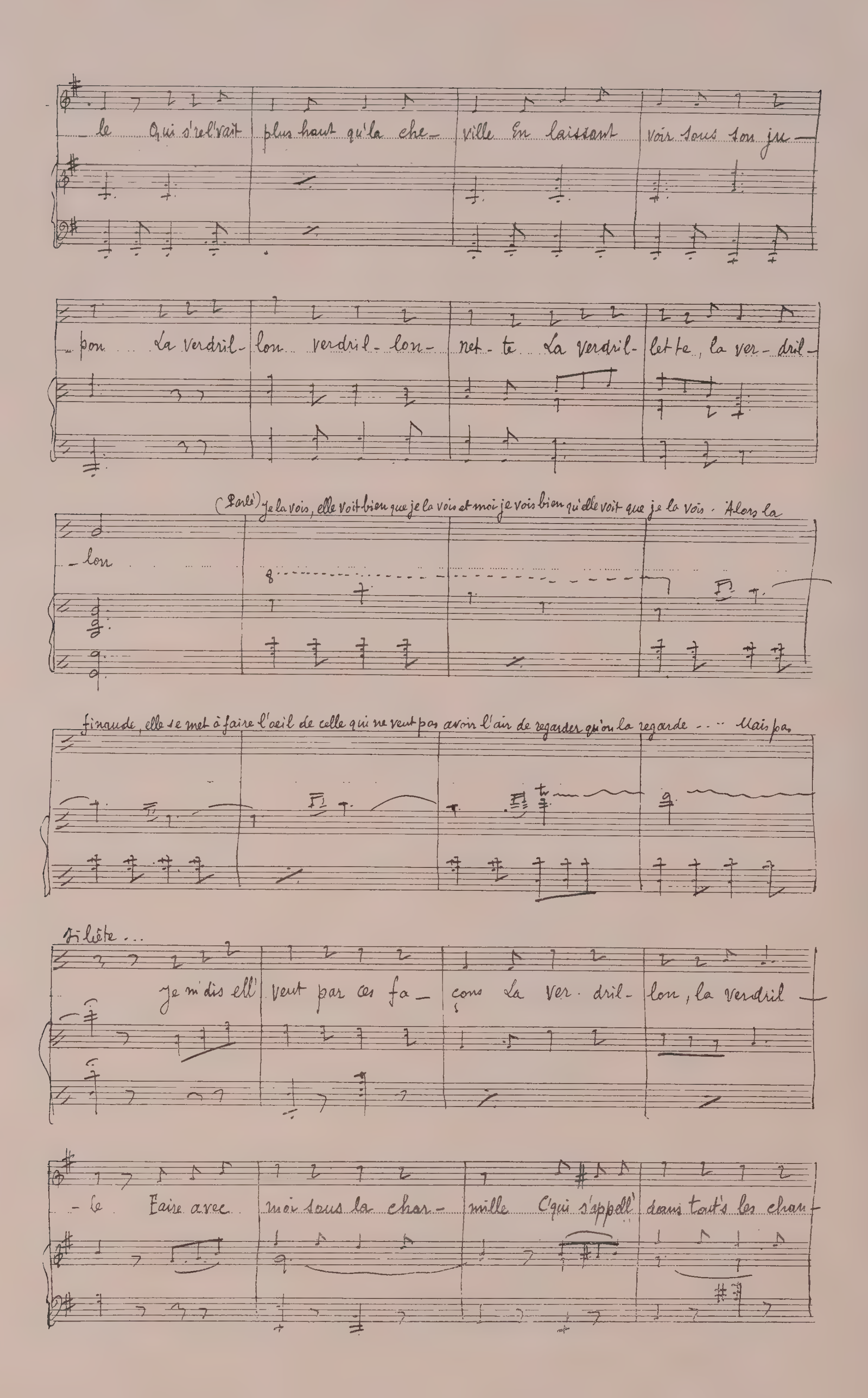


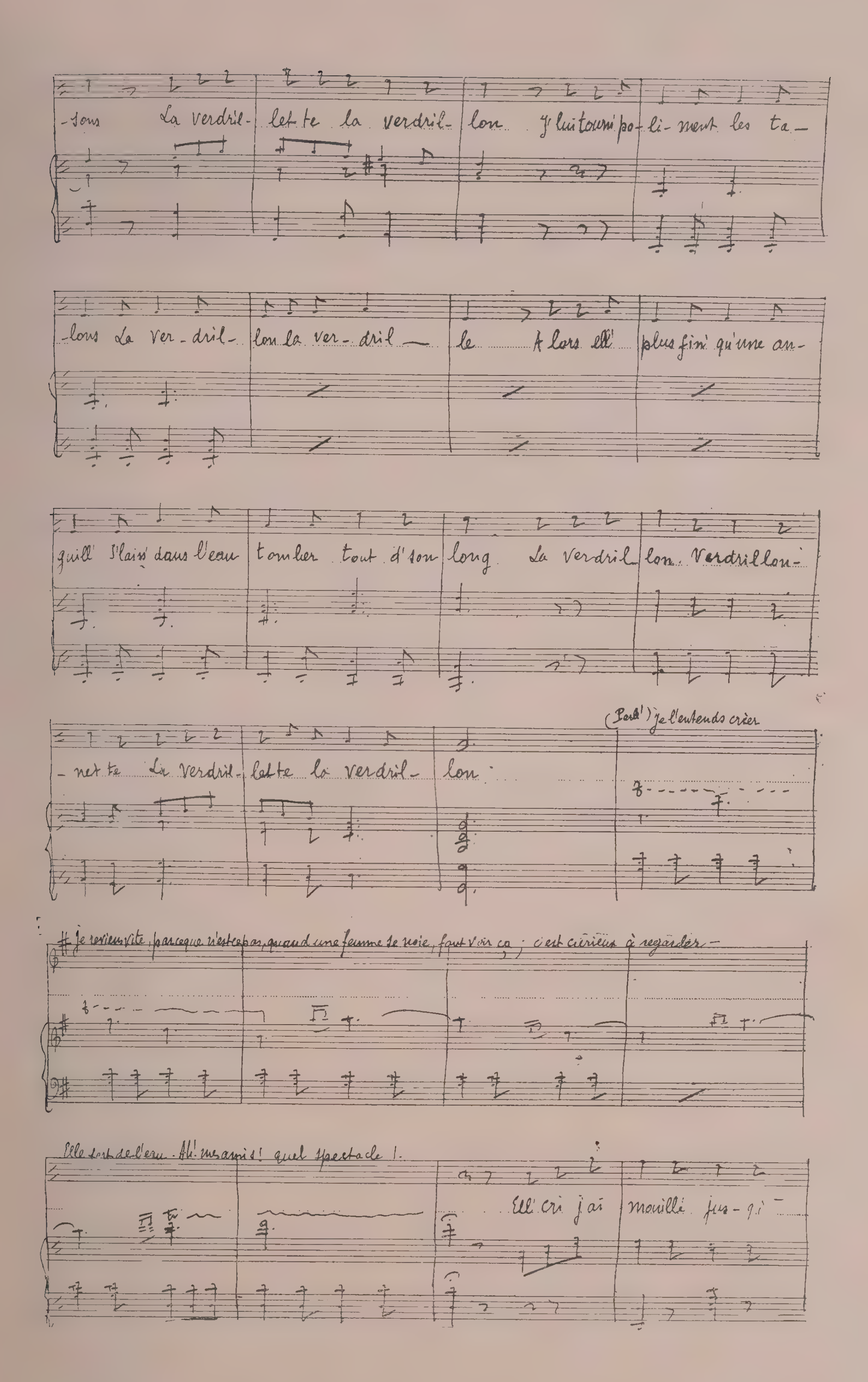


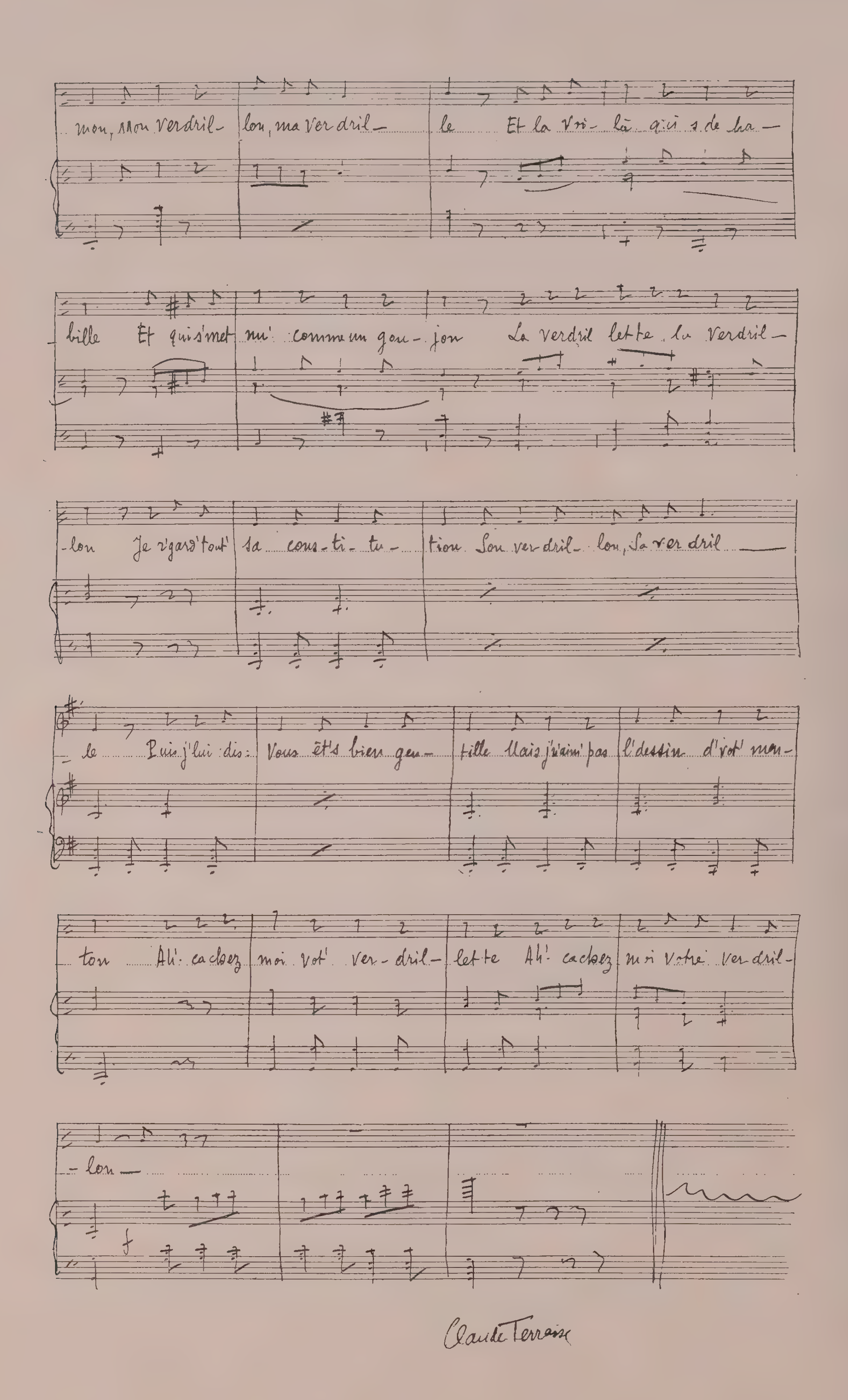


Autographe de M. Claude Terrasse.

où la partition est en vente.


le Qui s'rel'vait plus haut qu'la che- ville En laissant voir sous son ju-
pon La verdril- lon verdril- lon- net- te La verdril- let te, la ver- dril-
(Parlé) Je la vois, elle voit bien que je la vois et moi je vois bien qu'elle voit que je la vois. Alors la
lon
finaude, elle se met à faire l'oeil de celle qui ne veut pas avoir l'air de regarder qu'on la regarde ... Mais pas
fillète ...
Je m'dis ell' veut par ces fa- çons La ver- dril- lon, la verdril-
le Faire avec moi sous la char- mille C'qui s'appell' dans tout's les chan-


-tous La verdril- let te la verdril- lon J'lui tourni po- li- ment les ta-
-lons La ver-dril- lon la ver-dril- le Alors ell' plus fini qu'une an-
guill' S'lais dans l'eau tomber tout d'son long La verdril lon. Verdrillon-
- net te La verdril- let te la verdril- lon.
(Parlé) Je l'entends crier
Je reviens vite, parceque n'est-ce pas, quand une femme se noie, faut voir ça ; c'est curieux à regarder. –
Elle sort de l'eau. Ah! mes amis! quel spectacle !.
Ell' cri j'ai mouillé jus-qu'i-



PAPIER GRAVURE ET IMPRESSION L. GEISLER,
AUX CHATELLES, PAR RAON-L'ÉTAPE (VOSGES).

Cl. Paul Berger.



M. Paul Bilhaud, auteur de la *Gueule du Loup*.

La Revue des Critiques

Nous nous trouvons de nouveau aujourd'hui en présence d'un assez grand nombre de pièces, ce qui nous oblige à écourter les extraits des opinions de la critique.

La *Gueule du Loup* a été unanimement louée ; cette « gueule » a été sympathique à tout le monde. Notons qu'on s'est plus spécialement extasié sur le second acte qui offre cette originalité, fait remarquer M. Faguet, de ne point se passer — comme il est d'usage dans les vaudevilles — chez la cocotte.

Les auteurs nous ont donné, comme second acte, l'acte au-dessous de chez la cocotte. Ça, c'est une innovation. Le public a eu comme une déception délicieuse.

Enfin, on s'accorde à chanter les louanges de Mlle Cerny, et M. Nozière la propose même en exemple à Mlle Sorel, la récente sociétaire de l'auguste Maison de Molière :

On ne saurait avoir plus de charme que Mlle Cerny. L'autre soir, pendant un entr'acte du Demi-Monde, *je causais de cette excellente comédienne avec Mlle Sorel. Je ne saurais trop conseiller à l'éminente sociétaire de la Comédie-Française d'aller prochainement au Théâtre des Nouveautés. Elle verra comment une femme peut séduire sans prendre de nobles attitudes ; des yeux qui sourient ; des lèvres qui, même en parlant, semblent s'offrir ; des gestes qui causent ; une voix qui s'émeut tout à coup ; à peine, une pudeur qui ne veut pas être trop respectée ; des défaillances qui provoquent encore ; c'est le talent hardi et mesuré de Mlle Cerny. Elle a joué ce rôle délicat avec un art admirable, et nous songions à la puissance qu'elle avait récemment montrée dans* Décadence. *Je ne sais pas beaucoup d'actrices à Paris qui possèdent des qualités aussi diverses.*

Cl. Sartony.

M. Hennequin, auteur de la *Gueule du Loup*.

Sur l'appréciation de *M. de La Palisse*, je me contente de reproduire — faute de place — ce joli début du compte rendu de M. François de Nion dans l'*Echo de Paris :*

On a dit souvent des pièces de MM. de Flers et de Caillavet qu'elles rappelaient l'esprit d'une anecdote du XVIIIe siècle et la tournure d'un conte de Voltaire ; on pourra le redire encore, et encore mieux de cette opérette qui a vraiment la grâce, le cynisme et la volupté d'un récit à la Crébillon fils ou à la Moncrif, avec la malice et parfois la profondeur du philosophe de Ferney et autres lieux. Cela nous donne deux actes tout à fait jolis — dont un délicieux — avec des caractères, des mots, une musique, des décors, des costumes tout faits pour attirer et retenir cet oiseau fragile : le succès.

Je suis également obligé de passer rapidement sur les opinions diverses exprimées à l'égard du *Chiffon*. Il me semble qu'on a été un peu plus sévère que de raison pour l'essai de deux débutants. M. Faguet, tout en faisant des réserves au cours de l'étude qu'il consacre à *Chiffon*, constate que la pièce est de celles qui autorisent à bien augurer de l'avenir de leurs auteurs :

A la condition de prendre le parti de n'exiger d'une comédie aucune vraisemblance, Chiffon *est, ma foi, une jolie comédie. Elle est amusante, vive, tressautante et sursautante ; elle montre de temps en temps des intentions d'être attendrissante qui sont presque sur le point d'aboutir ; elle a quelques parties de drame qui n'ont pas de fond solide, mais qui sont bien traitées. Enfin, c'est évidemment l'ouvrage de deux jeunes gens très inexpérimentés, mais qui peuvent entretenir sur leur avenir de fort belles espérances. Leur pièce a réussi. C'est un bon départ.*

Au sujet de l'*Escalade*, M. Catulle Mendès commence ainsi son article :

*M. Maurice Donnay ne doit s'en prendre qu'à son très célèbre et très aimé talent de l'accueil surpris, presque froid, qui a été fait à sa nouvelle comédie ; parce qu'on attendait beaucoup, on a été un peu déconcerté. Il est bien possible que, écrite par un autre, l'*Escalade *n'eut pas laissé de paraître remarquable ; mais il s'agissait de M. Maurice Donnay. C'est de trop légitime espérance que s'est accrue la déception.*

Cl. Rev. Théât.



Robert Danceny et René Peter, auteurs de *Chiffon*.



Cl. Paul Berger.



M. Claude Terrasse, M. Robert de Flers, M. de Caillavet,
Auteurs de *M. de la Palisse.*

M. Maurice Donnay répond en ces termes dans une interview de M. de Flers, publiée par le *Figaro :*

Il est impossible de dire plus aimablement et plus nettement à un auteur qu'il gagnerait à être inconnu. Je crois que cette fois l'esthétique du grand artiste que nous reconnaissons tous en M. Catulle Mendès est établie sur des raisons un peu arbitraires. Comme dit l'autre : « Le temps ne fait rien à l'affaire », la signature n'y fait pas davantage. On trouve une statue dans des fouilles ; on ne peut l'attribuer à personne et tout le monde s'écrie à l'envi : « C'est une statue admirable ! C'est une statue sans pareille ! » Tout à coup on découvre le nom du statuaire et, en même temps, dans la statue, un très grand nombre de défauts. Voilà ce à quoi m'a fait songer un instant la critique de M. Catulle Mendès.

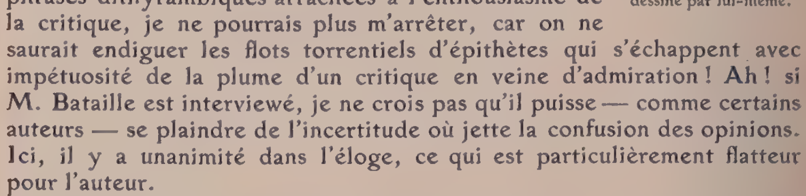
M. Maurice Donnay ajoute ce qui suit pour défendre certaine partie de son œuvre, qui a donné prise à la critique :

Je voudrais répondre à une objection très nettement formulée par M. Adolphe Brisson dans son dernier numéro du Temps. *Il dit, faisant allusion aux larmes de Suzanne Motreff, que le bonheur des deux amants, Guillaume et Cécile, s'échafaude sur des ruines. Mais pas du tout. C'est donner à Guillaume Soindres une responsabilité qu'il n'a pas et qu'il ne peut pas avoir. Suzanne Motreff l'avoue elle-même ; elle a eu simplement trop d'imagination. Elle le répète à plusieurs reprises. Soindres ne lui a rien dit. Il ne lui a même pas pris la main. Seulement, parce que sans le savoir lui-même, il se croyait guéri et qu'il proclamait ne plus aimer Cécile, Suzanne a pu concevoir des espérances.*

En défendant son avis à propos de cette scène, M. Maurice Donnay a prononcé, au cours de son interview la phrase suivante :

C'est, lorsqu'il s'agit de sentiment, que le public ne veut pas faire le travail nécessaire et suppléer aux indications qu'on n'a pas le loisir ou même le droit de lui donner. Et pourtant, c'est alors surtout que nous aurions besoin de la collaboration du spectateur.

Ne semble-t-il pas, au contraire, que c'est justement « lorsqu'il s'agit de sentiment » que l'auteur doit se montrer le plus explicite et que l'auditeur est en droit de se montrer le plus exigeant ? On peut n'attacher que peu d'importance à des détails de l'intrigue dramatique, mais doit-il en être de même pour ce qui a trait aux mobiles qui font agir les personnages, pour les nuances de la sensibilité, pour tout ce qui concerne le domaine psychologique ?



M. Claude Terrasse, dessiné par lui-même.

Si l'*Escalade*, malgré les qualités de grâce et de charme qui s'en dégagent, a été discutée, en revanche *Maman Colibri* n'a provoqué que des louanges, et quelles louanges ! C'est ici qu'il y a lieu de déplorer le manque d'espace ! Si je me laissais aller à citer les phrases dithyrambiques arrachées à l'enthousiasme de la critique, je ne pourrais plus m'arrêter, car on ne saurait endiguer les flots torrentiels d'épithètes qui s'échappent avec impétuosité de la plume d'un critique en veine d'admiration ! Ah ! si M. Bataille est interviewé, je ne crois pas qu'il puisse — comme certains auteurs — se plaindre de l'incertitude où jette la confusion des opinions. Ici, il y a unanimité dans l'éloge, ce qui est particulièrement flatteur pour l'auteur.

En sa qualité de poète romantique, Catulle Mendès se signale par son lyrisme et l'exubérance de son enthousiasme. Il commence ainsi son compte rendu :

C'est avec une bien grande joie que je prends aujourd'hui la plume. Pour le critique que désolèrent enfin tant de fastidieuses soirées et que la fatigue de l'ennui inclina plus d'une fois, hélas ! à de coupables et douloureuses indulgences, quelle compensation et quel ravissement de se trouver en face d'une œuvre qui, indépendamment de toute ambiance, hors de toute actualité et de la mode, oblige la justice à l'enthousiasme. Pas de délice comparable à la ferveur des légitimes admirations ; on est heureux comme d'une trouvaille de trésors.

Pour être moins grandiloquent, le début de l'article de M. Nozière n'est pas moins expressif : « Enfin, voilà une œuvre ! » s'écrie-t-il.

Enfin, dirai-je à mon tour, voilà au moins un auteur qui aura goûté cette joie rare de trouver des juges aussi épris que lui de son œuvre.

Albert DAYROLLES.



M. Maurice Donnay.





M. George Vanor.

Propos de la Cour et du Jardin

M. George Vanor a été prié par les directions du Théâtre des Variétés de Marseille, du Théâtre des Arts de Bordeaux et des théâtres littéraires de Toulouse, Lyon et Montpellier, de venir donner devant leurs publics des conférences pareilles à celles dont ses auditeurs de l'Odéon et du Théâtre-Antoine détenaient jusqu'ici l'égoïste privilège.

Jadis, George Vanor fut le premier conférencier qui initia les Parisiens à la littérature scandinave et même à l'escrime italienne. On se rappelle ces dissertations batailleuses sur des sujets foncièrement ignorés qu'il révéla avec des clartés soudaines et qu'il imposa avec une violence faite d'attaque et d'esprit ; on ne discute plus depuis douze ans là-dessus ; dès que la bataille devint victoire, tout le monde voulut y avoir participé.

Cette fureur esthétique s'est apaisée.

Assagi maintenant, M. George Vanor, sans renoncer à des excès d'esprit et à des débauches d'idées neuves soutenues par une phraséologie d'allégresse, donne au théâtre de l'Odéon et au Théâtre-Antoine des conférences nettement classiques. Sur Racine, sur Corneille, sur Molière, ce fantaisiste aux aperçus vertigineux limite son éloquence. Il exalte la chevalerie romantique du Cid dans des apothéoses de vaillance amoureuse ou il abandonne la diane de son clairon héroïque pour découvrir chez Hermione des mondes de psychologie inattendue, ou pour définir les contemporains du Misanthrope avec des recherches biographiques qui déconcertent les plus matois fureteurs de bibliothèques. C'est dire que les villes où stationnera ce pèlerin de beauté ne s'ennuieront guère.

Entrée manquée.

L'histoire est d'hier. Elle nous vient d'un témoin oculaire.

C'était au deuxième acte du *Friquet*. M. Calmettes était en scène, attendant l'arrivée d'une jeune camarade. Il avait terminé son couplet et sa partenaire ne paraissait pas. Quelqu'un lui dit de la coulisse : — Elle n'est pas encore descendue, on est allé la chercher dans sa loge. — Alors, sans se troubler le moins du monde, M. Calmettes va à une table sur laquelle étaient posés plusieurs journaux. Il en prend un au hasard, le déplie lentement, s'asseoit, bourre sa pipe, l'allume, puis se met à lire tout haut la première phrase qui lui tombe sous les yeux :

« L'article 2 du traité règle les conditions dans lesquelles la « pêche s'opèrera désormais sur le French-Shore ». (*Au public*) C'est Friquet qui va être contente !..... (*Continuant sa lecture*) « Im-« possible de s'y procurer de la boette à l'avenir, et, on l'a vingt « fois expliqué, pas de boette, c'est-à-dire pas d'amorces, — pas « de morues. »..... (*Au public*) Justement, Friquet ne les aime guère, ces morues-là !..... (*Le public rit. — Poursuivant*) « Et hier, « M. Suchetet a renouvelé ses protestations avec la même énergie « qu'au premier jour..... » Qu'est-ce que c'est que ce M. Suchetet? Friquet ne m'en a jamais parlé !..... (*Se levant.*) Aurait-elle un secret pour moi, son vieil ami, qui lui suis pourtant si dévoué ?..... (*D'un ton de reproche*) Ah ! Friquet ! Friquet ! serais-tu dissimulée comme toutes les autres ?..... Comment savoir ta pensée ?.....

— (*De la coulisse*) Elle descend, la voilà !.....

— M. Calmettes (*très gravement*). — Bah !... ça ne presse pas, j'ai le temps.....

C'était en effet un numéro du *Temps* qu'il tenait à la main.

Pendant un entr'acte de l'*Escalade*, on conte une farce de Guitry.

C'était à Saint-Pétersbourg, au Théâtre-Michel. Il y avait là un artiste quelque peu naïf, et qui regrettait fort la vie de Paris, et aussi ses bonnes choses, qu'il ne retrouvait pas dans la capitale russe.

Un soir, il s'en plaignait dans la coulisse, en attendant son tour d'entrer en scène. Il insistait particulièrement sur ce point qu'il avait cherché en vain un établissement où l'on pût boire de bon



M. Falconnier, de la Comédie-Française, en costume de tireur d'arbalète.

Cl. J. Delton.



Le tireur Falconnier, de la Comédie-Française, abattant d'un coup d'arbalète, à la distance de vingt mètres, une pomme placée sur la tête de Mlle Mira Ceti, auditrice au Conservatoire.

vermouth, et Guitry se mit à abonder en son sens, sans qu'on sût d'abord où il voulait en venir. Il énumérait complaisamment toutes les maisons parisiennes renommées pour leur vermouth, et ce mot « vermouth » revenait sans cesse dans son discours, prononcé avec solennité. L'autre répondait de même ; on n'entendait que « vermouth » répété à satiété..... Si bien que le moment de paraître arrivant soudain pour le mystifié, Guitry le poussa en scène en lui disant d'un ton pressant :

— Prends garde ! Tu vas rater ton vermouth.

Et alors l'artiste effaré, surpris, qui n'avait que son vermouth dans la tête et qui devait dire : « Le jury a rendu son verdict », s'avança noblement vers la rampe et, grave, sentencieux, articula lentement :

— Le jury a rendu son vermouth !.....

Il n'alla pas plus loin ce soir-là !

Nous donnons ici le portrait de Falconnier, artiste de la Comédie-Française. Quoiqu'il ait autant de talent que ses camarades les plus fêtés, M. Falconnier a toujours été maintenu à l'écart chez Molière. Il s'en est consolé en s'exerçant à un autre sport : celui de tireur à l'arbalète. Toutes les élèves-femmes du Conservatoire ont voulu mettre une pomme sur leur tête et s'en faire découronner à vingt-cinq mètres par Falconnier. Il est regrettable que la Comédie-Française n'aille pas jouer un *Guillaume Tell* dans les arènes de Béziers ou d'Orange ; cette fois-là, personne ne disputerait le rôle à Falconnier.

Un mot de Falconnier. On devisait de choses tristes, on causait noir, quelqu'un demandait au bon sociétaire une définition du cercueil au point de vue théâtre. Et Falconnier de répondre : « Le cercueil, hum ! je le vois assez comme le dernier emboîtage du comédien... »

Mme Jules Martin, ancienne élève de Dupont-Vernon, de la Comédie-Française, et de M. Janvier, de l'Odéon, vient d'ouvrir à l' « Institut Familial », 61, rue du Rocher, un cours de lecture, de diction et de prononciation pour les jeunes filles du monde qui désirent s'initier à l'art si difficile de bien dire. Ces jeunes filles pourront suivre également à l'Institut Familial, dont la fondation répond au réel besoin créé par la disparition de tant de pensions et d'institutions privées, des cours de peinture et d'aquarelle, sous la direction de M. Louis Roger, grand-prix de Rome, et de Mme Gallet, artiste médaillée du Salon ; un cours de déclamation professé par Mme Simone Le Bargy, ainsi que des cours de chant et de piano, dont la haute direction est confiée à M. Ch. Levadé, grand-prix de Rome et chef de chant à l'Opéra. Les cours préparatoires aux examens sont faits par des dames agrégées de l'Université.

L'art du maquillage.

Sait-on quel est le comédien qui possède le mieux cet art difficile à la Comédie-Française ?... De Féraudy ?... Certes, il est fort, mais cherchez-en un autre... Laugier ? Lenoir ?... Cherchez encore... Cherchez l'artiste qui sache si bien faire sa tête qu'il soit absolument impossible de le reconnaître quand il entre en scène... Vous ne trouvez pas ? Eh ! bien, c'est M. Delaunay.

Avant d'être comédien, M. Delaunay fut un peintre de talent. Et il se sert de la peinture pour donner à son maquillage la perfection à laquelle il atteint. C'est au pinceau, et non au crayon, qu'il se ride, qu'il se fait les sourcils, qu'il se donne un teint factice, d'un aspect étonnamment naturel. Il parvient ainsi à faire entièrement illusion, sans compter que son maquillage ne tombe ni ne s'altère jamais. Il y a là une innovation d'un intérêt indéniable et qui méritait d'être signalée d'autant plus que la plupart des acteurs de composition l'ignorent. Ils devraient bien étudier de près ce curieux procédé, pour le pratiquer à leur tour, au lieu de se contenter d'un à peu près qui généralement ne trompe personne. Nous leur recommandons surtout les merveilleux dégradés au moyen desquels M. Delaunay dissimule le front de ses perruques. C'est prestigieux.

G.-T. NORMA.



Mme Berthe BADY
Madame COLIBRI



LA MISE EN SCÈNE

des Pommes d'amour.





Maman Colibri. — IIIe Acte. — Une maison d'habitation à El-Biar, sur les coteaux d'Alger.
Reproduction d'une maquette de M. Rochegrosse, pour le décor exécuté par M. Amable.

LA MISE EN SCÈNE

La *Déserteuse*, de MM. Brieux et Sigaux, a été mise en scène avec beaucoup de soin, ce qui rend plus frappantes deux erreurs qu'il faut signaler, parce qu'elles sont inhérentes à la mode du moment. Aujourd'hui, en effet, on cherche le vrai par-dessus tout; on veut que les milieux soient fidèles, on ne se contente plus de l'à peu près d'autrefois.

Donc, au deuxième acte de la *Déserteuse*, l'action se passe dans le salon d'un riche facteur de pianos de Nantes. En conséquence, on a accumulé les meubles, les sièges dans cette pièce de luxe, mais on en a disposé un certain nombre, de telle sorte qu'ils sont plutôt nuisibles au jeu des comédiens. On les a rangés parallèlement à la rampe, presque au premier plan, de la manière suivante : d'abord, à gauche, une chaise ; espace de passage ; fauteuil, grande table et fauteuil ; espace de passage ; fauteuil, table et bergère ; espace de passage ; enfin, à l'extrême droite, un fauteuil et un guéridon. Cela forme une ligne de meubles, ligne qu'on ne peut traverser pour venir à la rampe ou pour aller de la rampe aux plans éloignés, qu'en passant par les intervalles étroits ménagés à cet effet. D'où il résulte que les interprètes ne pouvant suivre librement les mouvements de leurs rôles, risquent toujours de se heurter à l'un de ces meubles malencontreux, qui en outre présentent aux regards du spectateur un front de bataille cachant tout ce qu'il y a derrière lui. Erreur telle qu'on s'en est aperçu à la répétition générale, et qu'au quatrième acte, qui se passe dans le même décor, on recula en l'obliquant le groupe du milieu, qui alors se présenta bizarrement de guingois. Quant à enlever le moindre meuble, il n'y fallait pas y songer, puisque tous les mouvements scéniques étaient subordonnés à la ligne entière.

Autre faute. Le troisième acte se passe dans une agence lyrique et dramatique. On a divisé la pièce en deux, dans le sens longitudinal, au moyen d'une barrière de bois blanc. Contre cette barrière, du côté du public, on a placé un grand bureau, avec sièges à droite et à gauche ; tandis que derrière on mettait un petit bureau destiné à l'employé de l'agence. Si bien que la direction est en contact immédiat avec sa clientèle, au lieu que ce soit le subalterne, ce qui est le contraire de la réalité.

N'empêche que la *Déserteuse* soit réglée d'une manière animée et vivante.

Pour *Chiffon*, de MM. René Peter et Robert Danceny, que M. Deval nous a donné à l'Athénée, le metteur en scène s'est conformé habilement à la règle spéciale de la Maison, qui exige des tableaux de luxe et d'apparat.

Ce sont de fastueux ameublements, des décors riches à l'extrême. Toutefois, il importe de signaler une faute assez grave, d'ailleurs facilement réparable, si ce n'est déjà fait. Le premier acte se passe dans la chambre à coucher de Chiffon qui dort encore au lever du rideau. Elle est pelotonnée dans un grand lit magnifique, placé au fond de la scène, dans une partie du décor faisant retrait. Son frère vient l'éveiller et cause gaiement avec elle, pendant qu'elle prend son chocolat, dont lui-même a sa part. C'est un petit déjeuner gentil, amusant, séduisant, qui plaît infiniment à tous les spectateurs qui peuvent le voir. Malheureusement, on a placé à gauche, au premier plan, un vaste canapé qui empêche de rien distinguer à tous les occupants des fauteuils d'orchestre qui sont de ce côté-là. Ils ont beau se pencher, tendre le cou, ils n'aperçoivent que ce diable de canapé qui remplit l'office d'un écran opaque. C'est désobligeant.

La pièce est bien jouée, dans un mouvement des plus justes.



Monsieur de la Palisse. — IIIe Acte. — L'Auberge des Pommes d'amour.
Aspect du décor, d'après une aquarelle de M. Emile Bertin.



Monsieur de la Palisse. — 1er Acte. — Le Château de la Palissade.
Aspect du décor, d'après une aquarelle de M. Emile Bertin.

L'*Escalade,* de M. Maurice Donnay, est également présentée prodigalement à la Renaissance. A cette légère aventure sentimentale, M. Guitry a créé des milieux du goût le plus exquis. Le cabinet de travail de son médecin psychologue est du symbolisme le plus clair, avec ses quelques meubles vulgaires, ses cadres de photographies où les têtes des plus célèbres intellectuels font face à celles des plus illustres assassins. Le salon de son héroïne, son adorable boudoir, autant de merveilles. Quant au coin de parc du troisième acte, c'est un pur chef-d'œuvre, avec son ciel brouillé, mouvant, où l'orage qui s'approche est si fidèlement rendu.

Et l'interprétation est incomparable. Chez Guitry, ce qu'on cherche par-dessus tout, c'est un ensemble d'un naturel absolu. Il est réalisé en perfection dans l'*Escalade*. Guitry, Guy, Mlle Brandès, et autour d'eux Mme Juliette Darcourt (avec une toilette télescope d'un chic suprême!), Marguerite Caron, Dorziat, Heller, Ryter, MM. Arquillière, Noizeux (un curieux étudiant blond de Norvège), Coquet, Lorcey (gracieux adolescent qui se lance hardiment dans la vie), composent une des compagnies dramatiques les plus harmonieuses que nous ayons. Toutefois, une petite observation : on parle trop bas à la Renaissance. Une partie du dialogue y est toujours perdue pour nombre de spectateurs. Le naturel doit-il être à ce prix? A M. Guitry de décider.

Au Vaudeville, c'est le décor psychologique qui triomphe dans la *Maman Colibri*, de M. Henri Bataille. Il y a là un premier salon à fond rouge qui exprime admirablement l'amour que l'héroïne a dans le sang. Et cette chambre de travail des deux fils, au deux : comme tout y révèle l'existence unie et sans trouble des adolescents! Comme on comprend que l'âme brouillée et bouillonnante de la mère coupable ne puisse tenir en ce milieu! Et quelle poésie mélancolique en ce salon de la villa algérienne (signé Amable) avec ses arceaux à la mauresque ouverts sur le dehors et par où l'on voit la ville arabe aux maisons plates dégringolant jusqu'à la verte vallée, bordée au loin par la vaste mer. Et quand l'astre des nuits se lève sur ce tableau admirable, on pense involontairement à cette *Tristesse de la Lune* où Baudelaire a si miraculeusement évoqué et fixé l'insaisissable!

M. Porel est toujours le grand magicien de la mise en scène. Il est toujours le directeur-artiste par excellence. Et sa troupe demeure une des plus belles de Paris.

Deux débuts auront marqué *Maman Colibri,* ceux de Mlle Berthe Bady et de M. André Brûlé. Mlle Bady porte son terrible rôle jusqu'à la fin, avec cette nervosité fébrile, cet air halluciné, ces gestes saccadés qui la caractérisent et auxquels elle aime à opposer une diction martelée où les phrases prennent un étrange relief. Auprès d'elle, M. Brûlé est d'une élégance superlative, précieuse, moderne à l'extrême, et quand il voudra s'échauffer un peu, il sera le plus séduisant chérubin d'amour dont une femme puisse s'éprendre.

Avant de terminer, il faut dire quelques mots de la *Gueule du Loup*, de MM. Hennequin et Bilhaud, qui a réussi aux Nouveautés, et où Mlles Cerny et Carlix, MM. Noblet et Germain forment un quatuor excellent. Notamment la scène sur laquelle repose tout le deuxième acte, entre Mlle Cerny et M. Noblet, est d'une vérité, d'une grâce, d'une prestesse et d'un tact qui font autant d'honneur à ses interprètes qu'à M. Michaud qui l'a réglée... Un mot aussi de *Tire au flanc,* de MM. Sylvane et Mouézy-Lou, l'un des vaudevilles les plus amusants que nous ayons vus à Déjazet, très enlevé, joué de bon ensemble, avec, en relief, Mlle Luce Colas, cuisinière effervescente et d'une cocasserie inénarrable sous la blouse et le pantalon de treillis du soldat de corvée; M. Charlier, colonel des pieds à la tête, qui, voulant avoir son portrait équestre, et n'ayant pas dans son appartement de panneau assez grand pour y loger cette peinture, a pris le parti de se faire peindre à gauche et de placer, en pendant, à droite, son cheval d'armes; enfin, M. Hasti, un caporal étourdissant, d'une vérité sans pareille, et dont les plis du pantalon rouge sont un vrai chef-d'œuvre d'observation. Voilà un jeune comédien qui ira loin.

Et *Monsieur de La Palisse*, où les auteurs, MM. de Flers, de Caillavet et Claude Terrasse ont fourni un canevas où M. Samuel, secondé par son très remarquable décorateur M. Bertin, par ses artistes *di primo cartello,* Mlles Lavallière, Lanthenay, Laporte, et M. Albert Brasseur en tête, a pu étaler sa magnificence et son goût d'artiste...

Et la *Cigale et la Fourmi*, qui témoigne d'un sensible effort de M. Hertz, à la Gaîté, avec ses décors si pittoresques, ses costumes pimpants, ses interprètes si brillants, Mme Simon-Girard, Mlle Jeanne Leclerc, Mlle de Roskilde, MM. Soums, Larbaudière, Dalcourt, Regnard, Muffat, Adam... et Mlle de Consoli, et Mlle Villaine, le plus joli et le plus grassouillet des amours... Non! je n'y vois plus! Tout se brouille en un fouillis de soie et de satin, de formes et de lumière... C'est un pur enchantement.

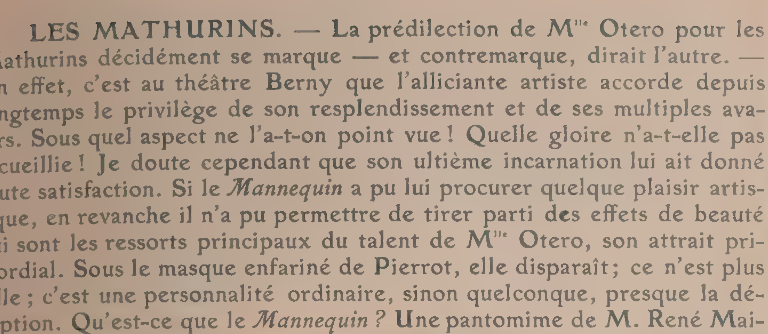
Théodore MASSIAC.



Monsieur de la Palisse. — IIe Acte. — Le Palais du Gouverneur de Séville.
Esquisse de M. Emile Bertin, pour le décor.



Théâtres à Côté



LES MATHURINS. — La prédilection de Mlle Otero pour les Mathurins décidément se marque — et contremarque, dirait l'autre. — En effet, c'est au théâtre Berny que l'alliciante artiste accorde depuis longtemps le privilège de son resplendissement et de ses multiples avatars. Sous quel aspect ne l'a-t-on point vue ! Quelle gloire n'a-t-elle pas recueillie ! Je doute cependant que son ultième incarnation lui ait donné toute satisfaction. Si le *Mannequin* a pu lui procurer quelque plaisir artistique, en revanche il n'a pu permettre de tirer parti des effets de beauté qui sont les ressorts principaux du talent de Mlle Otero, son attrait primordial. Sous le masque enfariné de Pierrot, elle disparaît; ce n'est plus Elle ; c'est une personnalité ordinaire, sinon quelconque, presque la déception. Qu'est-ce que le *Mannequin ?* Une pantomime de M. René Maizeroy, musique de Thomé, donc une œuvrette charmante, dans le genre cher à Catulle Mendès.



Le Mannequin.

Cl. Morisset.



Le Mannequin.

Pierrot, rentrant ivre, trouve dans le lit conjugal le mannequin de modiste placé par Colombine enfuie avec Arlequin. Croyant réveiller sa femme, Pierrot secoue brutalement la poupée... dont la tête lui reste dans les mains. Faut-il qu'il soit soûl pour croire à une décapitation ! pour s'affoler... au point de jeter la tête par la fenêtre — sans crier gare ! — et se prostrer ensuite jusqu'à ce que vienne le sommeil, plus tard sa femme... qu'il prend pour une apparition, à laquelle il demande grâce, promettant de ne plus boire — grâce qu'il obtient, naturellement, Colombine ayant à se faire pardonner le bonheur donné à Arlequin — gentil d'ailleurs, Arlequin, personnifié par Mlle Nory, séduisante, joyeuse et capricante, très batte. Bien aussi, Colombine, Mlle Guett, dont la joliesse justifie l'enlèvement... qui ne la guette plus. De Mlle Otero, je louerai le réalisme, l'ivresse, l'épouvante, le sommeil... et même le ronflement.

Comme fondés de pouvoirs, il appartenait à MM. Auguste Germain et Moncousin de nous montrer *Otero chez elle.* Il est regrettable que, subissant les volontés de leur modèle, nos spirituels confrères ayant réservé l'intimité de l'héroïne et glissé sur la fantaisie de ses relations, aient limité l'effort de leur joli talent à la simple exhibition d'une maîtresse de maison — joyeuse, certes ! où l'on rit, chante et danse, — Otero qui ne danserait pas ! Le demi-monde en serait renversé — mais aussi une maison où un maître d'hôtel peut être pris pour un américain richissime. Succès tout de même ! pour Moncousin-Germain, pour la patronne, MM. Léoni, Frey et Mlle Marsay — que je retrouve dans *Baptiste,* de M. Michel Carré, une comédie jouée par deux cocottes et un perroquet, au préjudice de deux amants qui alternativement offrent à leurs honnestes dames le volatile dont dépend la faveur qu'ils espèrent, sans l'obtenir, car le singeant Baptiste, deux fois payé, les laisse le bec dans l'eau. Cette amusante histoire, rapidement contée, a plu autant par la drôlerie du sujet que par la parfaite interprétation de MM. Boucher, Berthelier — les ânes à Baptiste — et de Mlles Nory et Marsay, cocottes aux yeux d'or.

Messieurs de la Cour, la nouvelle comédie de MM. de Buysieulx et Roger Max, est une satire des gens de robe qui courent le jupon. Cette pièce, assez corsée, combinaison de plaisant et de sévère, fourrage les dessous de la justice avec une ardeur qu'explique l'affriolance du sujet... à côté. De la même idée, les auteurs pouvaient aussi bien tirer un drame ; ils ont préféré le vaudeville, après tout, c'est préférable... et cela porte autant. A citer l'excellente duplicité de Maître Bressol, la roublardise de M. Boucher, la composition de M. Berthelier et la connivence adroite de Mme Dargenton.

Mlle Balthy. — *Paris-Trust.*

Et voici Paulette Darty, dans la *Revue sans fiches,* de M. de Villers, où passent Catulle Mendès, Charpentier, Samuel, le satyre, M. Piot, le téléphone, l'opérette anglaise, etc., où tout passe enfin ! sans lasser le public qui applaudit la divette, MM. Yves Martel et Combes Mesnard.

Et je quitte les Mathurins en signalant le bon accueil réservé à la jolie Mlle Valmont, dans la *Gueule du Loup,* de votre serviteur et de Gaston Derys — votre servant aussi, mesdames.
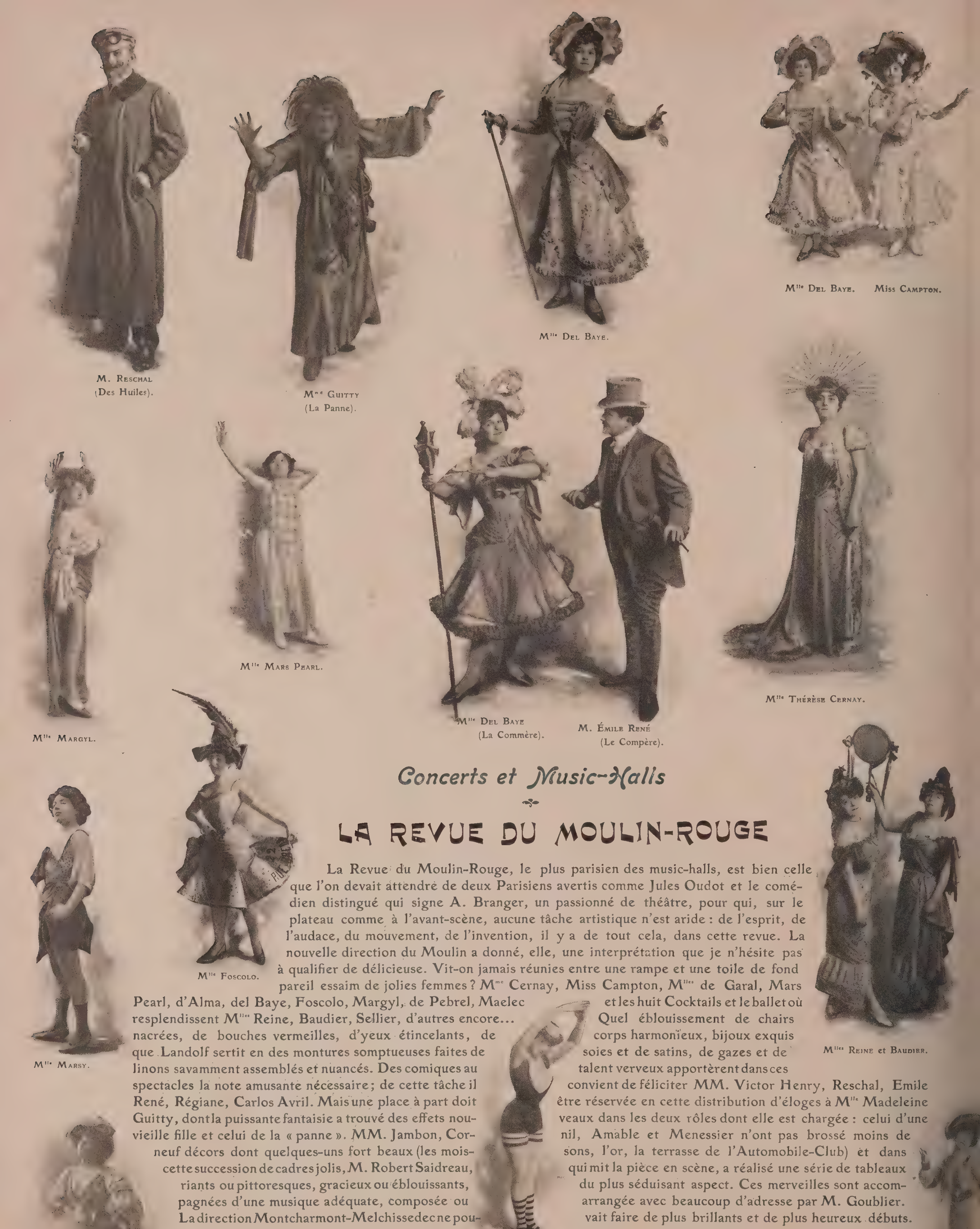


M. Cooper (Mylord).

AUX CAPUCINES. — MM. de Buysieulx et Roger Max ont donné un lever de rideau, les *Amis de nos Amies,* qui a parfaitement réussi. Ainsi, le spectacle de M. Michel Mortier répond à toutes ses exigences. Il est composé de *Mylord,* du *Pantalon de la Baronne,* et du triomphe de Balthy et Le Gallo, *Paris-Trust,* revue de M. Michel Carré, d'un raide... à émouvoir l'obélisque de Louqsor.

Henry FRANSOIS.

Mlle Marcelle Lender
Le Pantalon de la Baronne.



M. Reschal (Des Huiles). — Mme Guitty (La Panne). — Mlle Del Baye. — Mlle Del Baye. Miss Campton. — Mlle Margyl. — Mlle Mars Pearl. — Mlle Del Baye (La Commère). M. Émile René (Le Compère). — Mlle Thérèse Cernay. — Mlle Foscolo. — Mlle Marsy. — Mlles Reine et Baudier. — Mlle Maelec. — Mlle de Garal. — Mlle d'Alma.

Clichés Rev. Théât.

Concerts et Music-Halls

LA REVUE DU MOULIN-ROUGE

La Revue du Moulin-Rouge, le plus parisien des music-halls, est bien celle que l'on devait attendre de deux Parisiens avertis comme Jules Oudot et le comédien distingué qui signe A. Branger, un passionné de théâtre, pour qui, sur le plateau comme à l'avant-scène, aucune tâche artistique n'est aride : de l'esprit, de l'audace, du mouvement, de l'invention, il y a de tout cela, dans cette revue. La nouvelle direction du Moulin a donné, elle, une interprétation que je n'hésite pas à qualifier de délicieuse. Vit-on jamais réunies entre une rampe et une toile de fond pareil essaim de jolies femmes ? Mme Cernay, Miss Campton, Mlles de Garal, Mars Pearl, d'Alma, del Baye, Foscolo, Margyl, de Pebrel, Maelec et les huit Cocktails et le ballet où resplendissent Mlles Reine, Baudier, Sellier, d'autres encore... Quel éblouissement de chairs nacrées, de bouches vermeilles, d'yeux étincelants, de corps harmonieux, bijoux exquis que Landolf sertit en des montures somptueuses faites de soies et de satins, de gazes et de linons savamment assemblés et nuancés. Des comiques au talent verveux apportèrent dans ces spectacles la note amusante nécessaire ; de cette tâche il convient de féliciter MM. Victor Henry, Reschal, Emile René, Régiane, Carlos Avril. Mais une place à part doit être réservée en cette distribution d'éloges à Mlle Madeleine Guitty, dont la puissante fantaisie a trouvé des effets nouveaux dans les deux rôles dont elle est chargée : celui d'une vieille fille et celui de la « panne ». MM. Jambon, Cornil, Amable et Menessier n'ont pas brossé moins de neuf décors dont quelques-uns fort beaux (les moissons, l'or, la terrasse de l'Automobile-Club) et dans cette succession de cadres jolis, M. Robert Saidreau, qui mit la pièce en scène, a réalisé une série de tableaux riants ou pittoresques, gracieux ou éblouissants, du plus séduisant aspect. Ces merveilles sont accompagnées d'une musique adéquate, composée ou arrangée avec beaucoup d'adresse par M. Goublier. La direction Montcharmont-Melchissedec ne pouvait faire de plus brillants et de plus heureux débuts.

G. F.



Le Théâtre Piémontais

Oui, il existe un théâtre piémontais. Et il ne s'agit pas là d'œuvres et de spectacles dramatiques traditionnels, perpétués par l'usage d'un patois et présentant un intérêt exclusivement rétrospectif. Le théâtre piémontais constitue une littérature dramatique essentiellement moderne. Quelque paradoxal que cela paraisse, l'éclosion de cet art particulariste a coïncidé avec l'unité italienne. On peut même dire que le théâtre piémontais est un produit de l'hégémonie de la péninsule. Son institution date, en effet, de 1859-1860, et il est au moins logique de l'attribuer à la magnifique expansion de vitalité nationale qui caractérise cette phase de l'histoire d'Italie.

Délivrée du joug de l'étranger, prenant conscience de sa cohésion et de sa force, cette nation s'abandonna à l'allégresse. Le génie italien se manifesta hâtivement, frénétiquement, sous toutes les formes de l'activité humaine. Il y eut comme une renaissance en réduction, et l'on conçoit que le particularisme dû à des divisions et à des oppressions plusieurs fois séculaires ait diversifié les résultats de ce superbe mouvement.

Ce fut dans leur patois désarticulé et languide que les Napolitains chantèrent la délivrance; ce fut dans leur dialecte rude, énergique et précis que les Piémontais firent œuvre littéraire.

Et le théâtre piémontais doit être tenu pour l'une des manifestations les plus originales de cette époque, en ce sens qu'on ne saurait guère lui attribuer des antécédents directs et que ses productions ont survécu à l'engouement initial.

Bien entendu, nous qui connaissons à fond les lointaines littératures scandinaves, nous ignorons totalement le théâtre piémontais. Or, le théâtre piémontais, c'est tout simplement un théâtre réaliste institué de toutes pièces dès 1860.

Certes, il n'alla pas jusqu'aux outrances trop souvent factices qui furent plus tard l'apanage du théâtre réaliste français. Mais il fut véritablement novateur par ce fait que le choix des sujets et la mise en scène furent délibérément orientés dans le sens de la vérité familière et du bannissement des conventions.



Enrico Gemelli.

Avant de faire un très rapide historique de la production du théâtre piémontais, mentionnons un fait qui établit la connexité de cet art local et du grand événement que fut la réalisation de l'unité italienne : Cavour s'intéressa à l'entreprise et l'aida officiellement.

Le fondateur du théâtre piémontais était un vrai grand artiste. Comédien magnifiquement doué et lettré authentique, Giovanni Toselli, originaire de Cunéo, la pittoresque cité montagnarde, forma à Turin la première compagnie piémontaise.

Pourtant les premières œuvres qu'il représenta au Théâtre-Dangenes ne laissaient point prévoir l'avenir de son initiative.

C'était d'abord une réduction de *Francesça di Rimini,* intitulée en dialecte piémontais : *Cichinà d'Moncalè;* puis *Guerra o Pace,* de F. Garelli, pièce de circonstance harmonique au sentiment populaire d'alors.

Mais ce fut seulement lorsque la troupe émigra au Théâtre-Rossini, dénommé à l'époque Théâtre-Suttere, que furent joués les ouvrages qui valent au répertoire piémontais d'être tenu pour un genre définitivement classé.

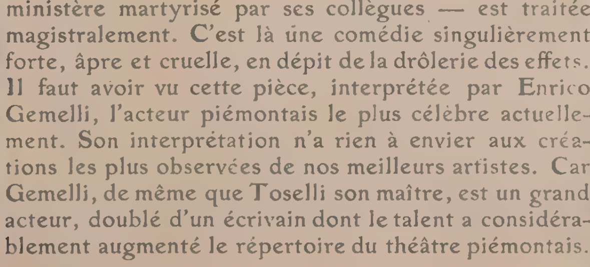
Les principaux pourvoyeurs de la petite scène turinaise étaient, au début, Garelli (mort il y a une dizaine d'années), et L. Pietracqua, ancien ouvrier typographe, devenu journaliste, puis auteur. Citons du premier : *La Cabana del Rè Galantom* (La Cabane du Roi Galant Homme), et *L' Cioch del Vilage* (le Coq du Village); du second : *Un pover Parroco* (Un pauvre Prêtre) et *La Miseria* (la Misère). Toutes ces pièces, décelant une remarquable entente du théâtre, valaient encore par la vivacité du dialogue et la sincérité de l'observation des caractères. Avec cela, une curieuse tendance à moraliser, parfois naïvement, mais sans que la doctrine nuisît à la vérité des caractères, tous dessinés d'après nature.

Mais, quelques années plus tard, le répertoire s'enrichit d'un chef-d'œuvre bon teint : *Le Miserie d' Mousù Travett* (Les Misères de Monsieur Travet), de Vittorio Bersezio.

La donnée — un pauvre diable d'employé de ministère martyrisé par ses collègues — est traitée magistralement. C'est là une comédie singulièrement forte, âpre et cruelle, en dépit de la drôlerie des effets. Il faut avoir vu cette pièce, interprétée par Enrico Gemelli, l'acteur piémontais le plus célèbre actuellement. Son interprétation n'a rien à envier aux créations les plus observées de nos meilleurs artistes. Car Gemelli, de même que Toselli son maître, est un grand acteur, doublé d'un écrivain dont le talent a considérablement augmenté le répertoire du théâtre piémontais.



Povre Masna !



Marescial Guidotti.



Clichés Menzio.

Cl Menzio.



Oh ! l'marescial.

Une de ses pièces, notamment, *Carabinié* (Carabinier), a même passé les limites du théâtre piémontais, puisqu'elle a été traduite en italien officiel, en toscan, et a été représentée plus de douze cents fois.

Ce *Carabinié*, en des proportions moindres, est représentatif du théâtre piémontais au même titre que *La Miserie d'Mousù Travett*. C'est une manière de drame pittoresque en un acte, admirablement charpenté au point de vue strictement scénique et qui vous a une couleur locale savoureuse, pour peu qu'il soit mis en scène et joué avec ce souci de vérité dans le détail et dans l'accent qui est le propre des artistes piémontais.

Une circonstance fortuite nous a permis de nous procurer les curieuses photographies qui illustrent cet article ; elles représentent quelques-unes des scènes de *Carabinié* interprété par son auteur, Enrico Gemelli. Aussi bien devons-nous une petite légende explicative à ces illustrations documentaires. Voici donc un résumé de la donnée de cette pièce, qui, antithèse de la célèbre farce de Courteline, pourrait être intitulée : *Le gendarme n'est pas sans pitié...*

Vous savez que les *carabinieri*, ce sont les pandores italiens. Mais, au rebours de ce qui se passe chez nous, ce ne sont point des soldats professionnels appelés à fournir une longue carrière dans la gendarmerie. Certes, leur recrutement s'opère par sélection, mais, quoique soldats d'élite, les *carabinieri* ne sont en somme que des militaires « faisant leur temps » dans la gendarmerie. La seule différence qui caractérise leur arme, c'est une discipline plus rigoureuse que partout ailleurs dans l'armée italienne, laquelle est, d'une manière générale, l'une des plus durement disciplinées qui soient.

Dans ces conditions, imaginez un brave petit pioupiou, pas méchant pour deux sous et improvisé agent de la force publique, accomplissant à contre-cœur son métier de traqueur d'hommes ; un pauvre diable de sentimental, aisément attendrissable, dont le rôle dans la vie consiste à mettre les menottes et à verbaliser... Tel est le carabinier Morotti, appartenant à une brigade en résidence dans un village alpestre.

Or, dans le même pays, un paysan s'est fait pincer par un garde-chasse pour avoir tué un lièvre en temps prohibé — lièvre qui devait lui être payé fort cher par le cuisinier d'un riche « monsieur de la ville » en villégiature dans le voisinage et qui tenait, ayant à sa table le ministre de la justice, à lui faire manger du gibier...

Malgré les supplications du paysan, le garde a maintenu sa contravention et, le braconnier n'ayant pu payer l'amende dans le délai de la contrainte par corps, le gendarme va procéder à son arrestation. C'est le carabinier Morotti qui est chargé de cette mission : il trouve la famille du braconnier en larmes autour du lit de l'aïeul mourant. Les enfants du braconnier supplient le carabinier de ne pas emmener leur père. Et Morotti, bouleversé, se laisse attendrir... Il en vient à cette chose énorme, amenée par l'auteur avec une délicatesse de touche extraordinaire : payer l'amende du braconnier avec ses économies.

Il est à remarquer que le carabinier Morotti n'est pas le seul personnage étudié de la pièce. Les autres types ne sont pas *fabriqués* en vue de le faire ressortir. Il y a notamment la silhouette du garde-chasse, une sorte de Don Juan mâtiné de Tartufe, impitoyable uniquement parce qu'il convoite la femme du braconnier, qui est supérieurement dessinée.

Sans pousser plus avant l'analyse de cette pièce, on se rend compte qu'il s'agit bien là d'une œuvre originale, fleurant bon le terroir, et, ce qui n'est pas à dédaigner, décelant quelque humanité... Or, elles n'abondent pas précisément les pièces pourvues de ces deux attributs.

Il existe encore deux compagnies piémontaises : 1° celle qui joue ordinairement au Théâtre-Rossini, à Turin, et que dirige un autre élève de Toselli, Teodoro Cuniberti ; 2° celle qui a Gemelli comme protagoniste et que dirige M. Romolo Solari, encore un tempérament dramatique sortant de l'ordinaire.

Cl. Menzio.

An pusissiun.

Les us et coutumes de ces troupes sont à peu près ceux de la généralité des compagnies italiennes ; mais un trait les distingue : chez les Piémontais, on ignore la hiérarchie des emplois : les pièces sont distribuées suivant les « natures ». Tel artiste qui « tient toute la soirée » dans telle comédie, le lendemain « porte une lettre » dans telle autre.

Le travail est minutieux à l'excès dans la composition des types et la recherche de la vraisemblance des accessoires ; par contre, on répète relativement peu, le metteur en scène comptant beaucoup sur la spontanéité et l'entrain de son personnel.

Ces brèves notes n'ont pas la prétention de constituer une étude complète du répertoire piémontais. — D'autres noms d'auteurs viennent encore sous notre plume : Mario Leoni, Albertini, Beccari, Carrera, etc. Puissent-elles seulement avoir appelé l'attention sur une pléiade d'écrivains et d'interprètes qui méritent d'être connus au-delà de leurs frontières locales — en d'autres termes sur un art véritable.

Gabriel BERNARD.

Cl. Menzio.



Enrico Gemelli, dans le rôle du carabinier Morotti.

Au Nouveau-Cirque

Cl. Rev. Théât.

Mlle Hanauer.

Dessin de M. Loir.

HUNTING

Des chasseurs, des amazones, des soldats, des misses, des girls, des danseuses, des chevaux, des daims, des chiens, des cavaliers qui sautent dans l'eau, de l'eau qui saute sur les spectateurs [1], c'est un ouragan, un vertige, c'est *Hunting*, la pantomime du Nouveau-Cirque.

Faut-il exposer ici l'intrigue d'*Hunting?* cela ne se raconte pas. Et puis, au fait, y a-t-il une intrigue dans *Hunting?* ce n'est pas sûr et c'est bien là, pour tout de bon, que le mouvement vif et animé, tient lieu de tout le reste.

Observez que dans ce cyclone de gestes, quelques moments d'accalmie vous laissent des visions de gaîté ou de grâce.

C'est Footit en fermière surprise par l'inondation en plein milieu d'un flirt avec un horse-guard !

C'est un autre flirt entre un gentil soldat et une accorte jeunesse, celle-là personnifiée par l'harmonieux épanouissement de Mlle Christine Kerf, celle-ci représentée par la svelte vivacité de Mlle Hanauer. L'une et l'autre au surplus, danseuses expertes et mimes adroites dont le « pas » est fort goûté tous les soirs.

Cl. Rev. Théât.

Mlle Chistine Kerff. Mlle Hanauer.

Enfin, pour terminer la fête, un clou, un tour de force sensationnel sur lequel il convient de s'arrêter avec quelques détails Un jeune cavalier, entraînant son cheval, se précipite dans l'eau d'une hauteur de neuf mètres.

Ce cavalier, M. Raoul Jouin, qui fait ainsi preuve d'une adresse et d'une audace de cow-boy, est un français. Il sort à peine du régiment, et il y a deux mois encore, il manœuvrait dans les cuirassiers.

La chute qu'il accomplit ainsi tous les soirs n'est pas sans inconvénients. Il ne tombe pas en effet toujours avec toute l'harmonie voulue. Un faux mouvement, surtout à cheval, est si vite fait! Et alors l'eau que reçoit le cavalier a pour lui des gifles soudaines et de réelles duretés.

Dessin de M. Loir.

Mais Raoul Jouin est un courageux. Il a vite fait de dominer ces quelques moments d'inquiétude, et c'est avec une vraie fougue de « cuirassier » qu'il s'élance dans le vide... et dans l'eau.

On comprend que l'homme arrive ainsi à maîtriser ses nerfs. Le raisonnement et l'amour propre l'y aident beaucoup. Mais le cheval ?

Par quelles merveilles de patient dressage a-t-on pu arriver à obtenir de cet animal, qu'il exécute d'abord, et puis surtout qu'il recommence un exercice qui doit le plus souvent lui laisser une impression des plus désagréables ?

C'est là un problème qui intéresse vivement tous ceux qui ont vu la pantomime du Nouveau-Cirque. Nous ne pouvions mieux faire que d'en demander la solution à M. Houcke lui-même. « Vous n'êtes pas le seul, dit M. Houcke, en souriant, que cet étonnant dressage ait intrigué. Il se rencontrait là en effet des difficultés multiples. Du reste, je vous avouerai que je n'ai pas mis moins de trois ans à obtenir de ce cheval un tel effort, et son éducation est si bien réussie que de différents côtés, entre autres d'Amérique, on me fait de très sérieuses propositions pour acquérir un sujet aussi rare.

« Faire sauter un cheval dans l'eau n'est rien. On peut même obtenir qu'il s'élance d'une hauteur de trois mètres sans trop de difficultés. Mais au delà de trois mètres la chute se complique sérieusement. En effet, à une pareille hauteur le saut n'est jamais identique. L'animal ne part pas toujours de la même façon, et tombe le plus souvent au petit bonheur. Lorsqu'il touche l'eau à plat ventre par exemple, cela le pique d'une façon des plus désagréables.

Dessin de M. Loir.

« Ce n'est pas tout. Le cheval qui accomplit un tel plongeon, avec un cavalier sur le dos, supporte ainsi un poids supplémentaire qui le gêne non seulement pour sauter dans l'espace, mais surtout pour remonter en nageant à la surface de l'eau.

« Quand on réunit toutes ces circonstances : inquiétude à sauter dans le vide, sensation désgréable en touchant l'eau, difficulté à en sortir, on comprend quels fâcheux souvenirs cela laisse dans la mémoire du cheval, et quelle patience il faut pour corriger cette mauvaise impression.

« On n'y parvient qu'à force de douceur et de volonté. C'est par centimètres que je suis arrivé à obtenir de mon cheval ce plongeon de neuf mètres. Et toujours en le raisonnant, en lui faisant comprendre ce que j'attendais de lui.

— C'est plutôt un travail délicat et de longue haleine?

— Et je ne vous parle que de l'éducation de l'animal, ajouta M. Houcke. A côté de cela, il y a les complications de la mise en scène pour un tel exercice. On ne se doute pas que, pour parvenir à ce petit pont qui domine de si haut la piste, il a fallu faire grimper le cheval par des escaliers aussi nombreux que compliqués.

« Et les premières fois que l'on précipite à l'eau l'animal, on organise une véritable équipe de sauvetage, armée de cordes et de crochets. Souvent, en effet, les chevaux ainsi jetés à l'eau s'y trouvent comme paralysés.

« Ah! pour les chevaux comme pour les hommes, la vie artistique n'est pas tout rose... » conclut M. Houcke, en riant sous sa moustache.

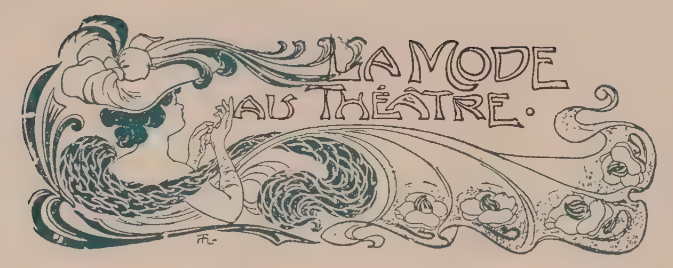
H.-Pierre LINEL.




Cl. Rev. Théât.

M. Raoul Juin.

(1) Que le lecteur se rassure, des cloisons vitrées protègent contre ces éclaboussures.



Les grandes premières se succèdent, attirant l'attention sur la mode au théâtre. Car, il faut bien le reconnaître, une robe a beau être bien faite et harmonieusement composée, elle profite un peu du succès qui va à l'actrice qui la porte. La réciproque est du reste vraie, et une actrice, surtout dans les comédies modernes comme celles que l'on vient d'applaudir sur nos principales scènes, ne triomphe réellement que si elle est irréprochablement habillée.

C'est dire que l'effort de tous les grands couturiers porte sur les toilettes de théâtre. C'est dire aussi que c'est sur la scène que nos élégantes Parisiennes recueilleront pour leurs futures toilettes de véritables documents.

Il est un point qu'on n'a jamais fait ressortir et qui pourtant a bien son importance. C'est qu'au théâtre on voit, pour ainsi dire, « la toilette en action ». On peut en étudier l'effet sur des actrices de taille différente et d'élégances diverses, dont les gestes étudiés s'harmonisent avec telle robe composée pour tel rôle spécial.

Chaque spectatrice peut ainsi combiner la toilette qui va le mieux à son genre d'élégance et de beauté. C'est du reste là une finesse d'observation dont sont capables toutes les vraies Parisiennes.

Et cela est si facile ensuite de faire comprendre au couturier ce que l'on attend de lui, ce que l'on désire. Pas besoin d'entrer dans des explications techniques forcément incomplètes. On dit simplement : « Faites-moi donc une jupe comme celle que porte Mlle X... dans sa grande scène du trois. »

La mode au théâtre a un autre avantage. Elle exige vraiment la collaboration artistique du couturier. L'actrice exige avec raison que l'on fasse valoir ce qu'il y a de bien dans sa personne. Et au lieu d'une mode uniforme et forcément fastidieuse, on a une mode où s'insinuent mille charmantes fantaisies. Des riens, soit ! Mais des riens qui sont comme autant de motifs originaux exécutés autour de la Grâce et de la Beauté.

Il est bien entendu que la spectatrice doit quelquefois tenir compte de l'optique du théâtre et ne pas copier sans quelques atténuations les modes admirées sur la scène. Encore cela n'est-il pas toujours vrai pour les robes qui, le plus souvent, sont parfaites d'harmonie et d'élégante discrétion.

Pour les chapeaux, c'est autre chose. A ce sujet, une lectrice nous écrit :

« Je suis bien embarrassée ; la mode est encore aux grands chapeaux et les capelines Lamballe me vont à ravir. Je ne puis pourtant manquer à la Mode et à moi-même pour la seule commodité de ceux qui se trouvent derrière moi... »

J'entends bien ; c'est encore la question des chapeaux à l'orchestre !

Mais il est un moyen de résoudre élégamment cette question. Les chapeaux sont trop grands, dites-vous ? Pourquoi ne pas adopter spécialement pour le théâtre ces parures qui encadrent si délicatement les cheveux ? Par exemple, la résille de perles fixée de chaque côté par un bijou artistique, ou encore trois torsades de velours étagées sur la nuque et retenues par des fleurs.

Cela s'harmonise avec toutes les toilettes, ne nuit en rien à la beauté des femmes et... ferait la joie de tous ces messieurs de l'orchestre.





CALMANN-LÉVY. — Dans *Variétés Littéraires*, de Ferdinand BRUNETIÈRE, le célèbre critique étudie, avec la remarquable compétence qu'on lui connaît, une série de questions théâtrales, artistiques et littéraires du plus grand intérêt, sous cette forme séduisante qui lui est propre.

Ames d'autrefois, le très beau roman de Louise CHASTEAU, a le double charme d'être un émouvant livre d'amour et de nous dépeindre la vie d'une famille noble sous le Directoire, alors que les parents ne pouvaient se détacher du passé, tandis que les enfants partageaient déjà les idées nouvelles.

Le nouveau roman d'André LICHTENBERGER, *Les Centaures*, est un livre de la plus forte originalité. L'auteur de *Monsieur de Migurac* a-t-il fait seulement œuvre d'imagination et de fantaisie : voilà ce que se demanderont les lecteurs.

Une nouvelle édition de *Oui et Non*, le beau roman de Mme CALMON, si plein d'un charme discret et prenant.

Contes de Bonne Perrette, par René BAZIN. (Dire que chacun de ces contes est une œuvre très soignée, forme un ensemble irréprochable, intéresse le lecteur sans jamais le choquer par une image fausse, par un mot déplacé, par une observation inexacte, ce n'est vraiment pas la peine. On le savait d'avance.

Les nouvelles difficultés du Théâtre, tel est le titre d'une délicieuse étude de M. Alfred CAPUS. Ce morceau, d'une actualité piquante, d'un esprit étincelant et d'un bon sens lumineux, accompagne, en manière de préface, le 29e volume des si précieuses et si intéressantes *Annales du Théâtre et de la Musique*, de notre confrère Edmond STOULLIG, qui vient de paraître à la librairie OLLENDORFF.

Même librairie : les *Souvenirs du comte de Plancy* (1798-1816) publiés par son petit-fils, le baron de PLANCY, ministre plénipotentiaire, précédés d'une introduction de M. Frédéric Masson, de l'Académie française, sont d'un puissant intérêt pour tous ceux qui s'occupent d'histoire. On sait que le comte de Plancy fut préfet de l'Empire ; il était donc en position de savoir et de voir bien des choses qu'il nous raconte avec une sincérité et une impartialité remarquables en suivant pas à pas la fortune de Napoléon.

Un livre étrange, inquiétant : *Fumée d'opium*, sous la signature de Claude FARRÈRE. C'est une porte qui s'ouvre pour les profanes vers les voluptés mystérieuses que la déesse Opium réserve à ses amants, et aussi vers les épouvantes et les angoisses qui, tôt ou tard, s'emparent inexorablement des fumeurs, M. Pierre Louys, dans une sensationnelle préface, présente au public ce livre impressionnant d'où se dégage un frisson nouveau.

De Mme J. MARNI : *Le Livre d'une Amoureuse*. Jamais l'auteur de *Vieilles*, de *Celles qu'on ignore*, etc., n'a rien écrit de plus poignant, ni de plus sincère. Pour la première fois, dans cette œuvre hardie, fière et tendre, un femme ose expliquer les complications d'un cœur de femme avec la plus complète franchise. Seule, J. Marni, avec son grand talent, pouvait écrire un livre pareil, qui est de ceux qui resteront.

Qui veut des détails piquants sur les mœurs du théâtre ? Tout Cabotinville en jase ; le Conservatoire s'en émeut. La Comédie-Française sourit !... *La Demoiselle de Comédie*, de Ch.-Henry HIRSCH.

M. Albert SOUBIES vient de faire paraître, à la Librairie des Bibliophiles, son *Almanach des Spectacles* pour 1903. Ce petit livre est orné d'une jolie eau-forte de Lalauze représentant une scène de l'amusant *Enfant du Miracle*, de Gavault et Charvay. C'est le 33e volume de cette collection aujourd'hui rarissime, trop connue et trop estimée de tous les fervents de théâtre pour qu'il soit nécessaire d'en louer ici le plan et l'ordonnance. On sait que l'Académie française a couronné cet excellent ouvrage, véritable chef-d'œuvre de précision, d'exactitude et de concision, honneur de l'écrivain distingué qui, depuis *40 ans* — il nous le rappelait lui-même ces jours derniers — répand dans le journal et dans le livre les trésors de sa forte érudition toujours scrupuleusement avertie.
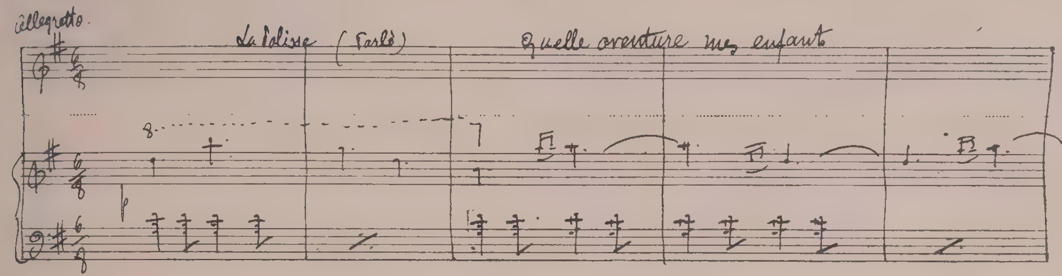


Le Gérant : CHARLES RICHARD.

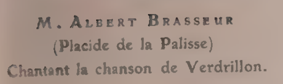
LA VERDRILLON

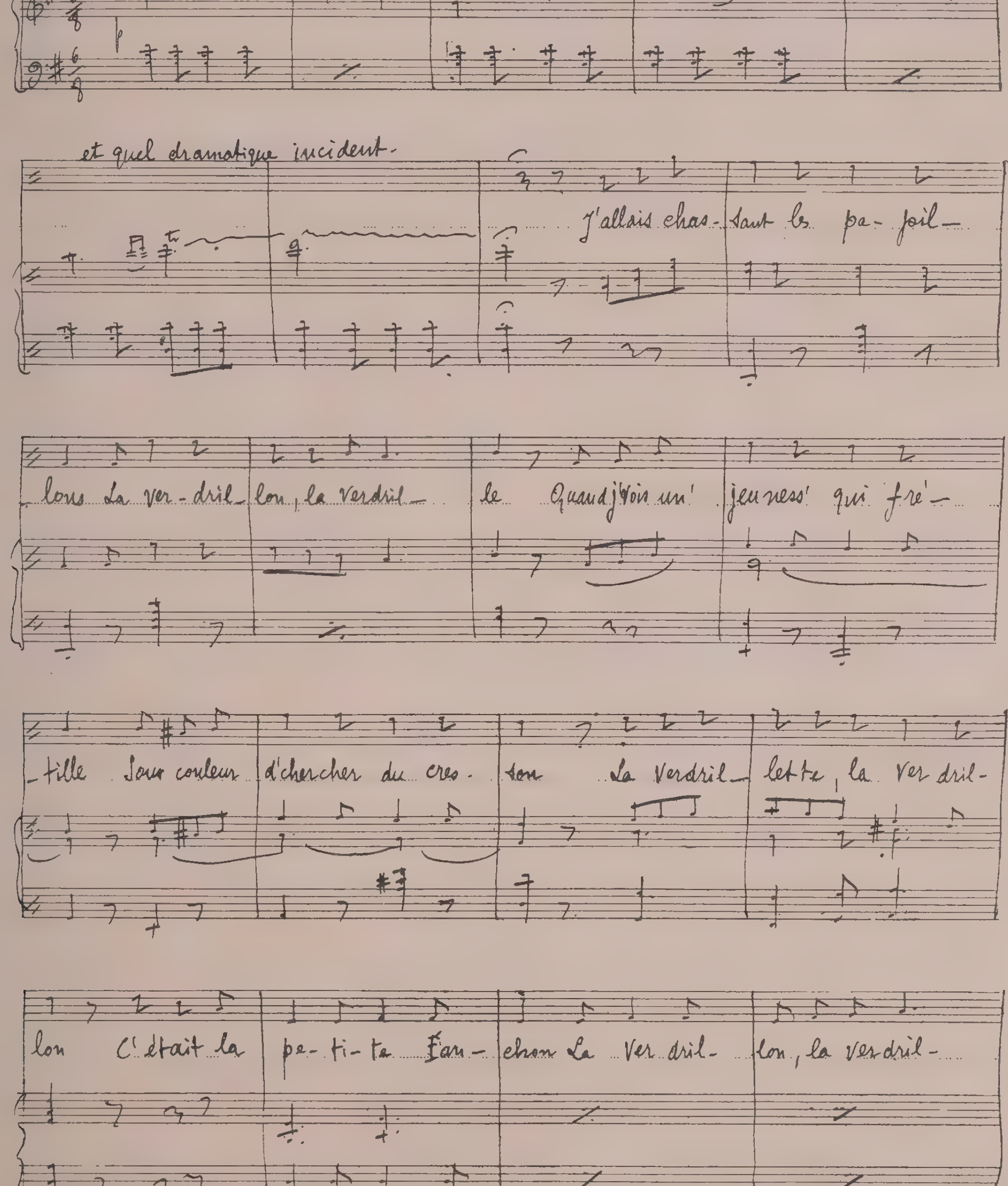
Chantée par M. Albert BRASSEUR

Au 1er acte de *Monsieur de la Palisse*, opérette en 3 actes de MM. Robert de Flers et de Caillavet.

Musique de M. Claude Terrasse.

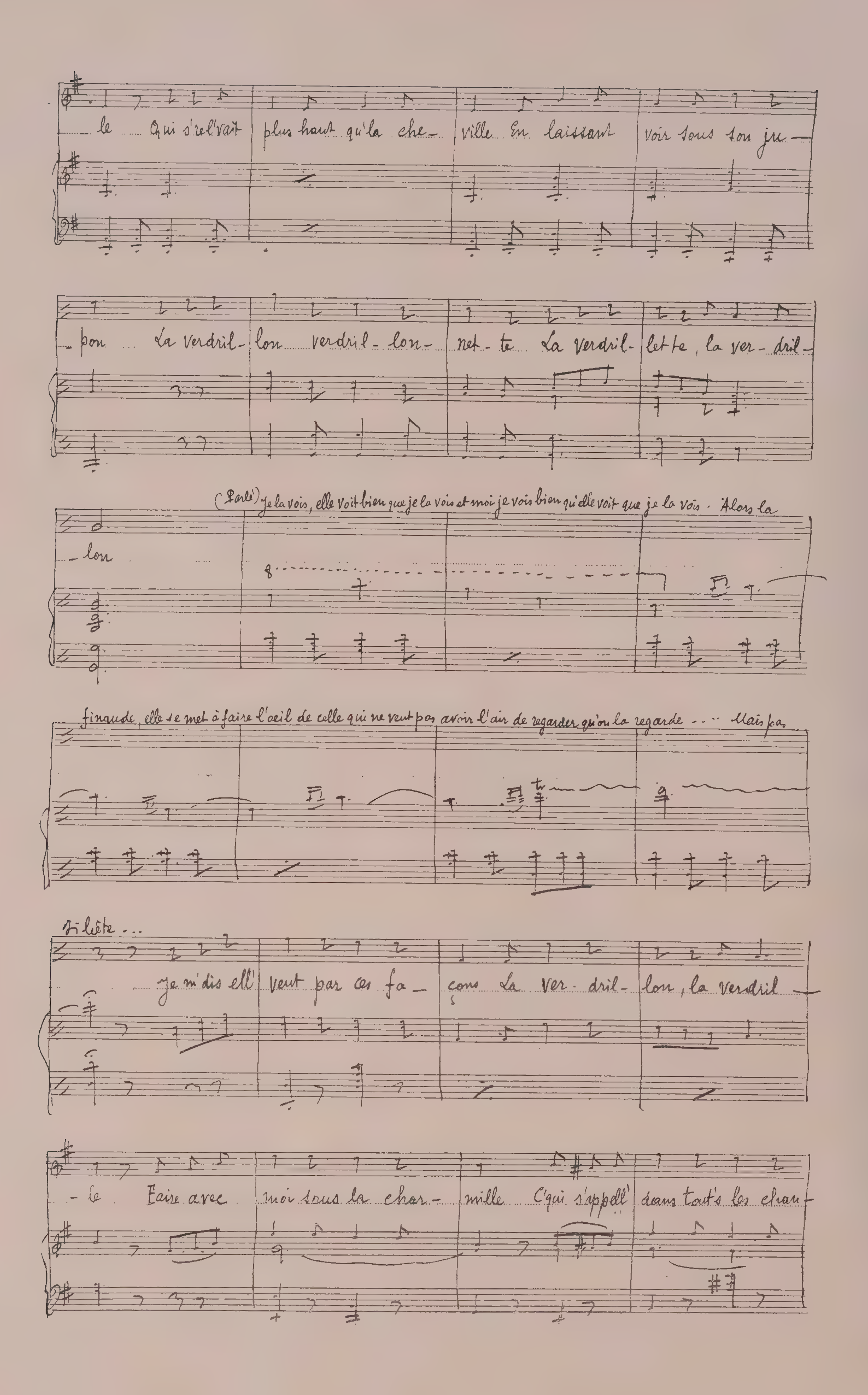



M. Albert Brasseur
(Placide de la Palisse)
Chantant la chanson de Verdrillon.

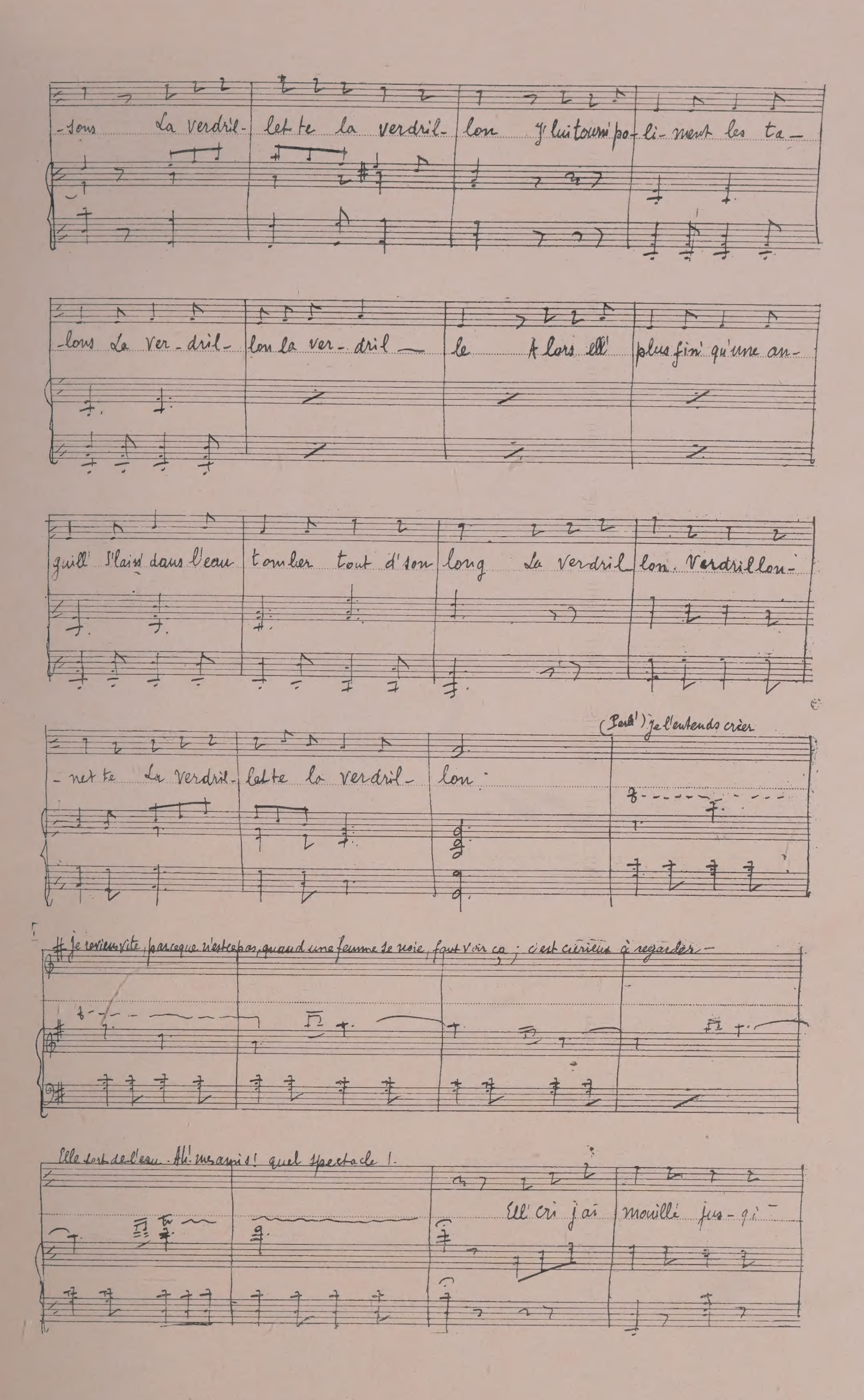


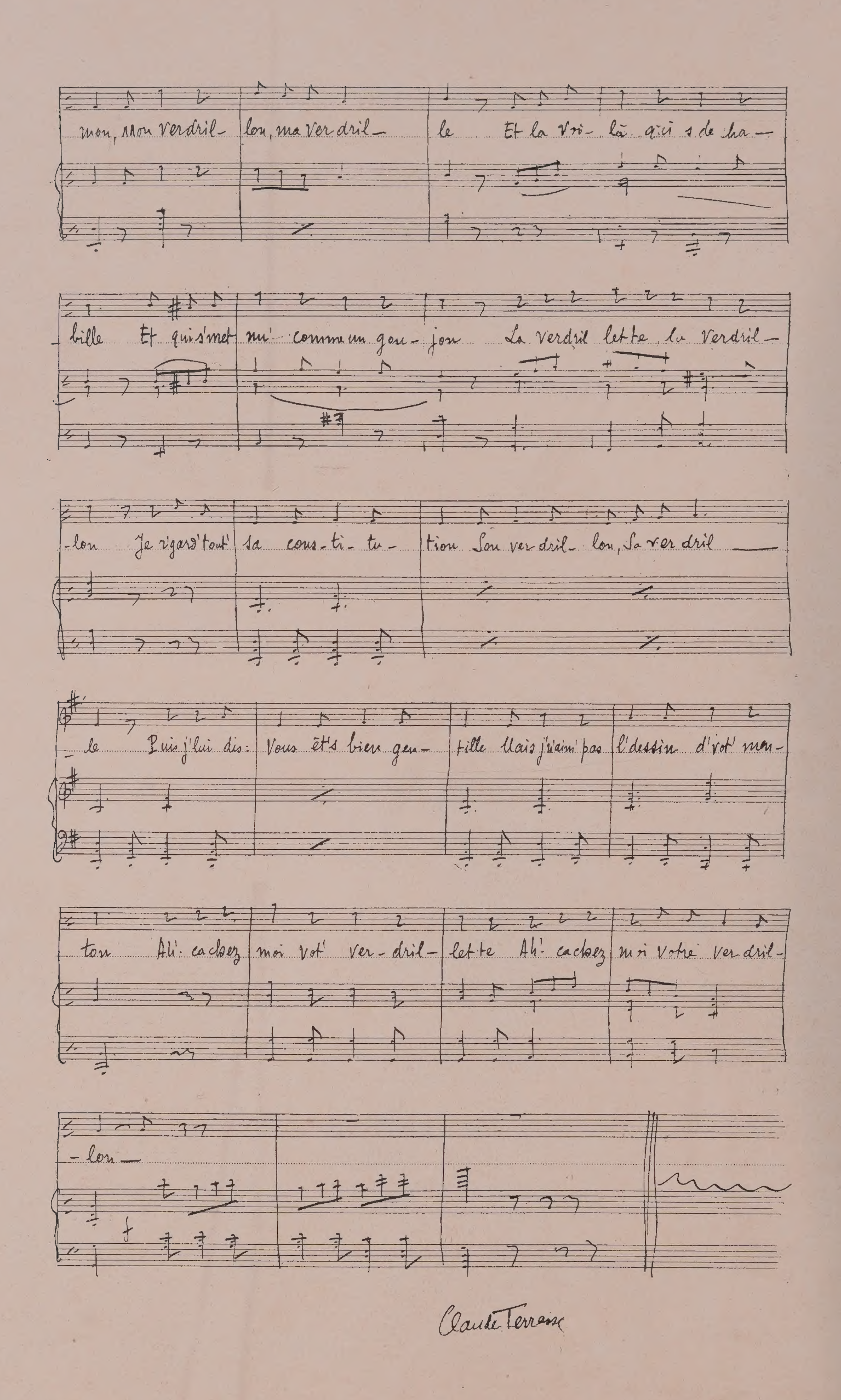
Autographe de M. Claude Terrasse.

où la partition est en vente.



- le Qui s'rel'vait plus haut qu'la che- ville En laissant voir sous son ju-
- pon La verdril- lon verdril- lon- net- te La verdril- let te, la ver- dril-
(Parlé) Je la vois, elle voit bien que je la vois et moi je vois bien qu'elle voit que je la vois. Alors la
- lon
finaude, elle se met à faire l'oeil de celle qui ne veut pas avoir l'air de regarder qu'on la regarde ... Mais pas
si bête ...
Je m'dis ell' veut par ces fa- çons La ver- dril- lon, la verdril-
- le Faire avec moi sous la char- mille C'qui s'appell' dans tout's les chan-


-sons La verdril- lette la verdril- lon J'lui tourni po- li- ment les ta-
-lons La ver-dril- lon la ver-dril — le A lors ell' plus fin' qu'une an-
guill' S'laiss dans l'eau tomber tout d'son long La verdril lon. Verdrillon-
-nette La verdril- lette la verdril- lon.
(Parlé) Je l'entends crier
Je reviens vite, parceque n'est-ce pas, quand une femme se noie, faut voir ça ; c'est curieux à regarder —
Elle sort de l'eau. Ah! mes amis! quel spectacle !
Ell' cri j'ai mouillé jus-qu'



PAPIER GRAVURE ET IMPRESSION L. GEISLER,
AUX CHATELLES, PAR RAON-L'ÉTAPE (VOSGES).

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Services directs

tre PARIS et l'ALGÉRIE, la TUNISIE ! MALTE via Marseille)

Billets simples valables 15 jours.

De PARIS aux ports ci-après ou vice-versa.	Prix des Billets — Compagnie Générale Transatlantique. 1re classe.	2e classe.	Compagnie de Navigation mixte (Touache). 1re classe.	2e classe.	3e classe.
.....	217 »	150 50	172 »	115 50	68 »
e, Bône, Bougie, Philippeville	197 »	135 50	» »	» »	» »
Philippeville, Oran	» »	» »	172 »	115 50	68 »
s.....	207 »	140 50	177 »	115 50	68 »
.....	197 »	135 50	» »	» »	» »
(La Valette)	267 »	180 50	» »	» »	» »

lourriture à bord des paquebots comprise. — Faculté d'arrêt sur le réseau P. L. M., à toutes les de l'itinéraire. — Franchise de bagages : 30 kilogr. sur les réseaux français ; et, sur les paquebots, 00 kilogr. en 1re classe ; 60 kilogr. en 2e classe et 30 kilogr. en 3e classe.

es billets sont délivrés à Paris : à la gare de Paris P.-L.-M., au bureau des Passages de la Cie Gé- Transatlantique, 12, Boulevard des Capucines, et à l'Agence de la Cie de Navigation mixte ache), chez M. Desbois, 9, rue de Rome.

CHEMINS DE FER DU NORD

PARIS-NORD A LONDRES

Viâ CALAIS ou BOULOGNE

Cinq services rapides quotidiens dans chaque sens. — Voie la plus rapide.

SERVICES OFFICIELS DE LA POSTE (Viâ CALAIS)

a gare de Paris-Nord, située au centre des affaires, est le point de départ de tous les grands Express éens pour l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, le Danemark, la Suède, la Norvège, l'Allemagne, la e, la Chine le Japon, la Suisse, l'Italie, la Côte d'Azur, l'Egypte, les Indes et l'Australie.

ICES RAPIDES entre Paris, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, la Russie, le Danemark, la Suède et la Norvège

5 express dans chaque sens entre	Paris et Bruxelles	Trajet en	4 h. 30
3 — — — —	Paris et Amsterdam	—	9 h.
5 — — — —	Paris et Cologne	—	8 h.
4 — — — —	Paris et Francfort	—	12 h.
4 — — — —	Paris et Berlin	—	18 h.
par le Nord-Express		—	16 h.
par le Nord-Express, bi-hebdomadaire		—	51 h.
2 express dans chaque sens entre	Paris et Saint-Pétersbourg	—	46 h.
1 express dans chaque sens entre	Paris et Moscou	—	62 h.
2 — — — —	Paris et Copenhague	—	28 h.
2 — — — —	Paris et Stockholm	—	43 h.
2 — — — —	Paris et Christiania	—	53 h.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

PARIS A LONDRES

Par ROUEN, DIEPPE et NEWHAVEN

RÉDUCTION DE LA DURÉE DU TRAJET

Depuis le 1er Octobre 1904, le train de nuit du service de Paris à Londres, viâ Dieppe et Newhaven, part de la gare Saint-Lazare à 9 h. 30 du soir, au lieu de 9 h., et l'arrivée à Londres est à 7 h. 30 du matin, au lieu de 7 h. 50.

Dans le sens de Londres à Paris, le départ, soit de « London-Bridge », soit de « Victoria », est fixé à 9 h. 10 du soir, au lieu de, respectivement, 9 h. et 8 h. 50, et l'arrivée à Paris-Saint-Lazare, est à 7 h. 5 du matin, au lieu de 7 h. 15.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

PARIS A LONDRES

Viâ ROUEN, DIEPPE et NEWHAVEN, par la Gare Saint-Lazare

GRANDE ÉCONOMIE

Services rapides de jour et de nuit tous les jours (Dimanches et Fêtes compris) et toute l'année.
Trajet de jour en 8 h. 1/2 (1re et 2e classes seulement).

Billets simples, valables pendant 7 jours : 1re classe, 48 fr. 25 ; 2e classe, 35 fr. ; 3e classe, 23 fr. 25.
Billets d'aller et retour, valables pendant un mois : 1re classe, 82 fr. 75 ; 2e classe, 58 fr. 75 ; 3e classe, 41 fr. 50.

Départs de Paris-St-Lazare.	10 h. 20 m.	9 h. 30 s.	Départs de Londres — London-Bridge.	10 h. » m.	9 h. 10 s.
Arrivées à Londres — London-Bridge.	7 h. » s.	7 h. 30 s.	Départs de Londres — Victoria	10 h. » m.	9 h. 10 s.
Arrivées à Londres — Victoria	7 h. » s.	7 h. 30 s.	Arrivées à Paris-St-Lazare.	6 h. 40 s.	7 h. 5 m.

Les trains du service de jour entre Paris et Dieppe et vice-versa comportent des voitures de 1re classe et de 2e classe à couloir avec W.-C. et toilette ainsi qu'un wagon-restaurant ; ceux du service de nuit comportent des voitures à couloir des trois classes avec W.-C. et toilette. La voiture de 1re classe à couloir des trains de nuit comporte des compartiments à couchettes (supplément de 5 fr. par place). Les couchettes peuvent être retenues à l'avance aux gares de Paris et de Dieppe moyennant une surtaxe de 1 fr. par couchette.

La Compagnie de l'Ouest envoie franco, sur demande affranchie, un bulletin spécial du service de Paris à Londres.

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS

VOYAGES DANS LES PYRÉNÉES

Tarif G. V. no 105 (Orléans)

La Compagnie d'Orléans délivre toute l'année des billets d'excursion comprenant les trois itinéraires ci-après, permettant de visiter le centre de la France et les stations thermales et balnéaires des Pyrénées et du Golfe de Gascogne.

Ier ITINÉRAIRE. — Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Marsan, Tarbes, Bagnères-de-Bigorre, Montrejeau, Bagnères-de-Luchon, Pierrefitte-Nestalas, Pau, Bayonne, Bordeaux, Paris.

IIe ITINÉRAIRE. — Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Marsan, Tarbes, Pierrefitte-Nestalas, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Toulouse, Paris (*viâ* Montauban, Cahors, Limoges, ou *viâ* Figeac, Limoges).

IIIe ITINÉRAIRE. — Paris, Bordeaux, Arcachon, Dax, Bayonne, Pau, Pierrefitte-Nestalas, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Toulouse, Paris (*viâ* Montauban, Cahors, Limoges, ou *viâ* Figeac, Limoges).

DURÉE DE VALIDITÉ : 30 JOURS (*non compris le jour du départ*).

Prix des Billets : 1re classe, **163** fr. **50** ; 2e classe, **122** fr. **50**.

OMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 150 millions de francs entièrement versés.

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère
UCCURSALE : 2, place de l'Opéra — PARIS.

Président du Conseil d'administration :
M. MERCET O. ✱.

Directeur général-Administrateur :
M. Alexis ROSTAND O. ✱.

PÉRATIONS DU COMPTOIR

a échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Comptes de ques, Lettres de crédit, Ordres de Bourse, Avances sur titres, ues, Traites, Envois de fonds en province et à l'Etranger, de titres, Prêts hypothécaires maritimes, Garantie contre isques de remboursement au pair, Paiement de coupons, etc.

OCATION DE COFFRES-FORTS

ptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public : *rue Bergère, 2, place de l'Opéra, 147, boulevard Saint-Ger-* , et dans les principales Agences.

ef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combion est faite et changée à son gré par le locataire. — Le loca- peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

ntérêts payés sur les sommes déposées

mois jusqu'à 1 an	1 ½ % ;
delà de 1 an jusqu'à 18 mois	2 % ;
delà de 18 mois jusqu'à 2 ans	2 ½ % ;
delà de 2 ans	3 %.

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

Librairie Paul OLLENDORFF

50, Chaussée-d'Antin, PARIS

LES VOSGES

DU DONON AU BALLON D'ALSACE

Texte par A. FOURNIER, président de la Section des Hautes-Vosges du Club Alpin Français. Illustrations par V. FRANCK, peintre-photographe à Saint-Dié. Papier, gravure et impression de L. GEISLER, aux Châtelles, par Raon-l'Étape (Vosges). — Un volume in-4° raisin de 700 pages, illustré de 900 gravures dans le texte, 225 hors-texte et 6 planches en couleur.

Le Messager d'Alsace-Lorraine

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Paraissant tous les Samedis

RÉDACTION & ADMINISTRATION

60, Rue de La Rochefoucauld, PARIS (IXe)

ABONNEMENTS :	Un An	6 Mois
Paris, Départements et Alsace-Lorraine	8 fr.	4 fr.
Union Postale	10 »	5 »

Envoi franco d'un Numéro spécimen sur demande.

Le Portrait par la Photographie



PAUL BERGER

62, Rue Caumartin

(Hôtel privé)

Téléphone 269-17

MÉDAILLE D'OR

Exposition Universelle — PARIS 1900

REVUE ALSACIENNE ILLUSTRÉE

PUBLICATION DE LUXE, TRIMESTRIELLE

Format in-4°. — Sixième Année.

Cette Revue forme chaque année, un volume de 250 pages, contenant environ 200 illustrations dans le texte et 16 à 20 planches hors-texte (eaux-fortes, bois, lithographies, etc.).

Elle étudie la vie et les œuvres des Alsaciens illustres, l'histoire, l'ethnographie, la topographie, les monuments du pays, l'art populaire ancien et le mouvement artistique contemporain, en un mot : tout ce qui contribue à faire mieux connaître et aimer l'Alsace.

Chaque fascicule, en outre, comprend une *Chronique d'Alsace-Lorraine*. Des notices biographiques et nécrologiques y fixent le souvenir des personnages marquants ; les principales publications intéressant la province y sont analysées ; enfin, une rubrique spéciale illustrée de nombreuses gravures, enregistre les *faits et documents* utiles à retenir : littérature, beaux-arts, archéologie, folklore, politique, droit, économie politique, agriculture, commerce et industrie, statistique, etc.

Abonnement pour une année :

STRASBOURG, 15 francs ; ALSACE-LORRAINE, 17 francs ; FRANCE et ÉTRANGER, 19 francs.

A Strasbourg, aux bureaux de la Revue, 27, rue des Serruriers ; à Paris, à la Revue Théâtrale, 60, rue de La Rochefoucauld et chez tous les Libraires.

Imprimerie de la *Revue Théâtrale*, L. GEISLER aux CHATELLES, par RAON-L'ÉTAPE (Vosges)